N° 186 7 MAI 1949 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

UN DOCUMENT : Cette photographie, transmise par avion de Shanghaï à Tokio, puis par radio de Tokio à New-York et de New-York à Paris, reflète le désarroi qui régnait dans la grande cité cosmopolite d'Extrême-Orient alors qu'elle était encerclée par les troupes de Mao Tse Toung. Phot. Intercontinentale.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-51 / Rédaction TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois. . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

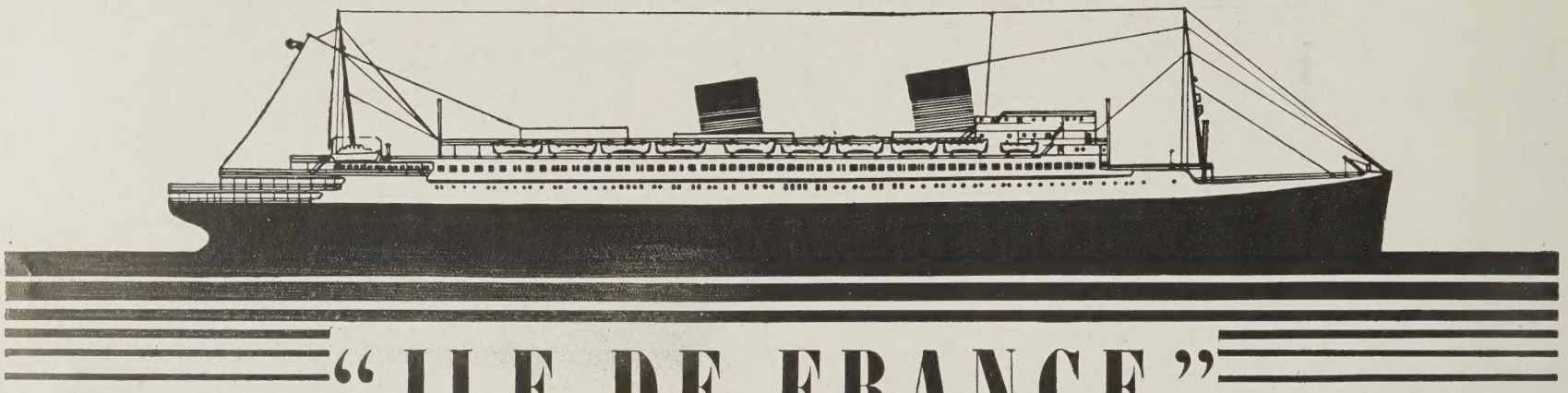
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

CIE GLE TRANSATLANTIQUE



"ILE DE FRANCE"

VOYAGE INAUGURAL
DU HAVRE POUR SOUTHAMPTON ET NEW YORK
LE 21 JUILLET

★

AUTRES DÉPARTS

"DE GRASSE" . . . . . 11 Mai	"ILE DE FRANCE" . . 21 Juillet	"DE GRASSE" . . 5 Septembre
"DE GRASSE" . . . . . 4 Juin	"DE GRASSE" . . . . 11 Août	"ILE DE FRANCE" 16 Septembre
"DE GRASSE" . . . . . 27 Juin	"ILE DE FRANCE" . . 13 Août	"DE GRASSE" . . 29 Septembre
"DE GRASSE" . . . . 19 Juillet	"ILE DE FRANCE" . . 30 Août	"ILE DE FRANCE" . 4 Octobre

LA LOCATION DES PLACES EST OUVERTE : PARIS - 6, RUE AUBER - OPÉRA 02-44 ET DANS TOUTES LES AGENCES DE VOYAGE

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

CHAMPION DE VITESSE

— On va construire des avions qui feront du 3.000 à l'heure !... Qu'en dites-vous, grand-père ?

— Peuh !... Sans quitter mon fauteuil, rien qu'en suivant la rotation de la terre, je fais du 108.000 kilomètres à l'heure !... Qui dit mieux ?

LES GRANDES INITIATIVES

LE DIRECTEUR. — Puisque le ciné met *Manon* au goût du jour, moi aussi je rajeunis le répertoire !... Il faut bien marcher avec son temps, que diable !

CONTAGION

LE SPECTATEUR. — Mais il n'est pas plus grand que moi, ce géant !

LE MANAGER. — Dame ! avec le mouvement de baisse actuel il a diminué, lui aussi !

DOUX PROJET !

— Apprenez-moi comment vous faites disparaître votre femme.

— Le truc se divise en deux parties : 1° disparition ; 2° retour...

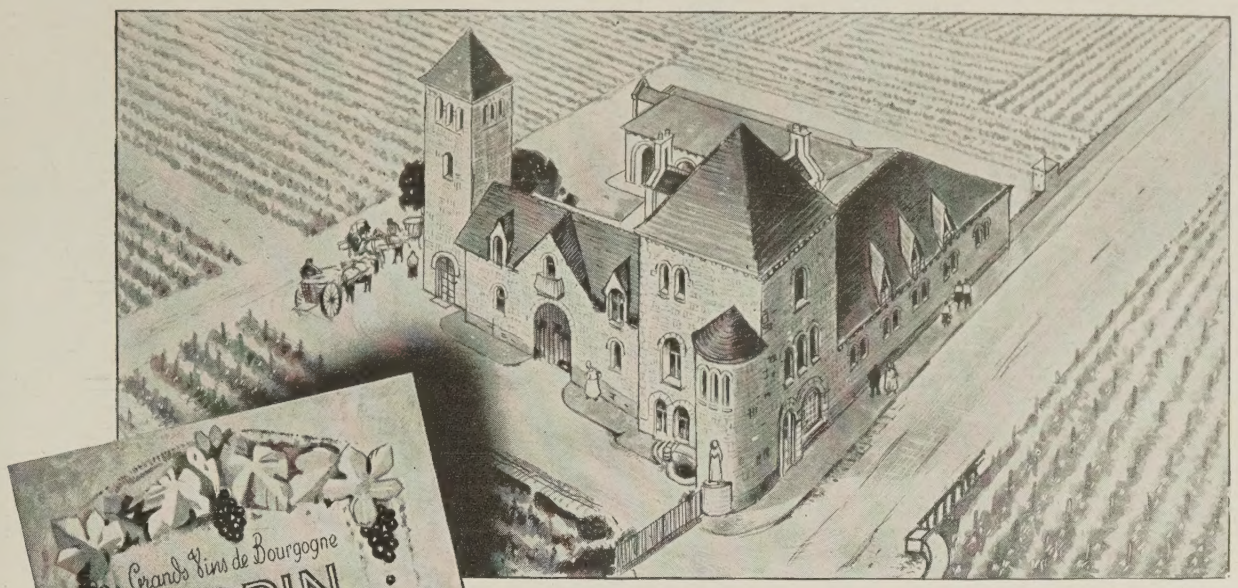
— La première partie me suffit.

SOUVENIR

1er FANTOME. — C'est dans ce virage qu'en revenant de vacances avec ma femme je me suis tué.

2e FANTOME. — Triste souvenir !...

1er FANTOME. — Oh ! non ! Ma femme est restée sur terre !...



LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

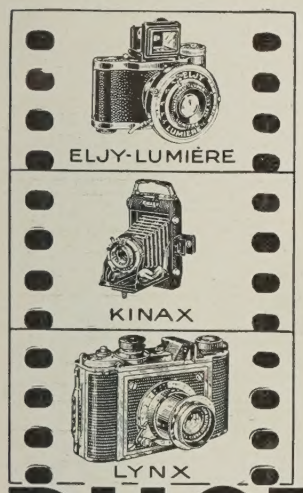
LE CHATEAV DE LA TOVR

★ AV CLOS VOVGEOT ★

propriété de la Maison

MORIN PÈRE & FILS

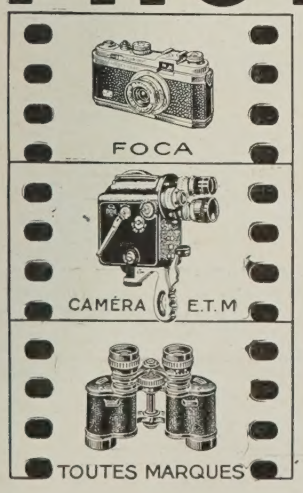
est le meilleur des Bourgognes



en **PHOTO**

Evitez les mécomptes ! adressez-vous au Spécialiste

PHOTO-PLAIT



35 à 39, RUE LAFAYETTE - PARIS (OPÉRA)

La plus importante Maison Mondiale

SUCCURSALES DE PARIS

142, Rue de Rennes (6) (Gare Montparnasse)
12, Avenue Franklin-D.-Roosevelt (8)
142, Rue de Rivoli (1er)
104, Rue de Richelieu (2e) (Bourse)
15, Galerie des Marchands (Rez-de-chaus.) (Gare St-Lazare)
6, Place de la Porte-Chamberret (17)

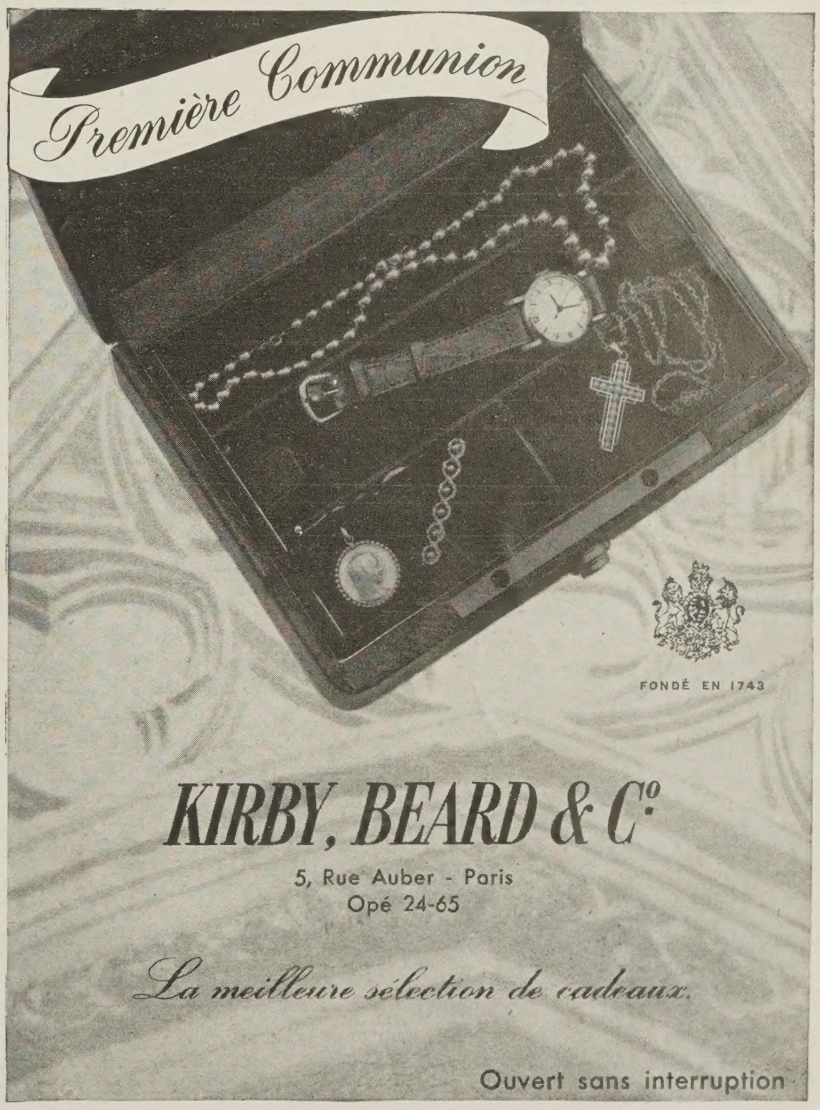
En vous recommandant de « France-Illustration » vous recevrez le

CATALOGUE GÉNÉRAL 1949
PHOTO, CINÉMA, RADIO, PHONO

Véritable encyclopédie de tout ce qui concerne la photo et le cinéma 160 pages texte et gravures, contre 100 francs remboursables

SERVICE SPÉCIAL D'EXPÉDITIONS pour la France d'Outre-Mer, Indo-Chine

O.C.P.I.C.



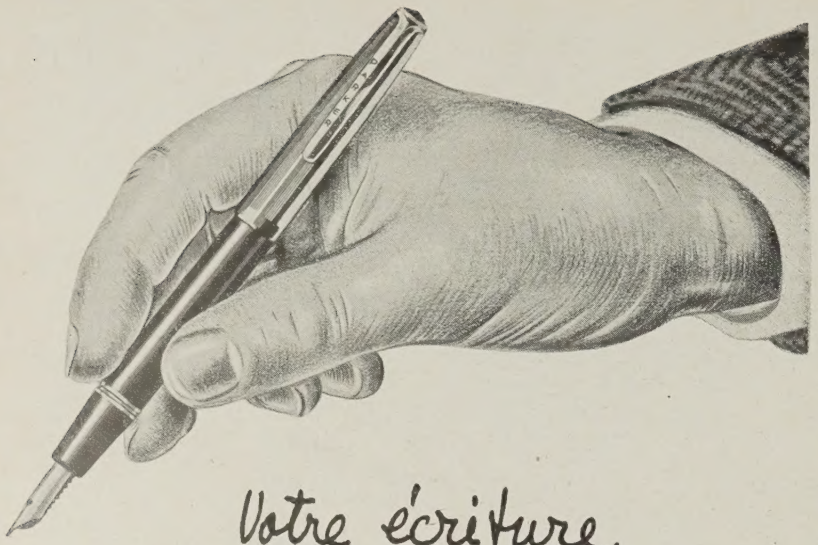
FONDÉ EN 1743

KIRBY, BEARD & Cie

5, Rue Auber - Paris
Opé 24-65

La meilleure sélection de cadeaux

Ouvert sans interruption



Votre écriture a sa personnalité...

le PARKER V. S. la respectera.

• Le stylo PARKER V. S. est muni d'une plume or 18 carats (contrôlée à la garantie) à la fois résistante et souple qui glisse sans effort sur le papier en conservant le caractère de l'écriture. Il existe un choix complet de plumes or 18 carats : extra-fine, fine, moyenne, large, oblique...

Le Parker V. S. vous donnera entière satisfaction parce que les derniers perfectionnements de la technique l'ont doté de multiples avantages :

- un remplissage facile et un écoulement régulier
- un parfait équilibre dans la main
- un capuchon doublé or laminé ou en acier inoxydable, s'adaptant d'un seul geste et muni d'une agrafe ne déchirant et n'usant pas la poche.

La ligne sobre et moderne, la gamme des coloris de bon goût et le fini impeccable du PARKER V. S. vous séduiront.

Un porte-mine automatique est assorti au stylo PARKER V. S. C'est aussi un instrument de haute précision.

Il existe toute une gamme de stylos PARKER répondant à vos désirs. Tous les modèles sont vendus soit en parure, soit séparément, en écrin.

Parure PARKER V. S. capuchon doublé or laminé, plume or 18 carats (contrôlée à la garantie) ★

Parker

Et n'oubliez pas, pour protéger la vie de votre stylo, la merveilleuse encre PARKER QUINK à base de SOLV-X (Exclusivité PARKER), produit magique qui nettoie et dissout les impuretés.

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

Vous irez en Afrique du Nord

par le

TRAIN

et par le

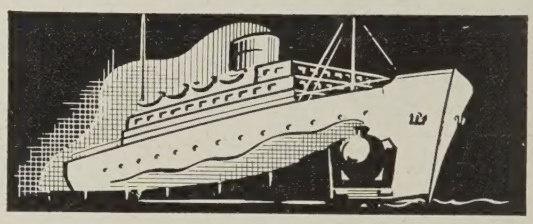
PAQUEBOT

4-49

VOUS PARTIREZ LE JOUR CHOISI
VOUS ARRIVEREZ A L'HEURE DITE

Grâce au train et au paquebot qui se complètent, vous ferez un voyage agréable et confortable dans la classe et au tarif de votre choix.
Cette courte traversée sera une détente dans votre vie active. A bord, on s'amuse, on danse et la table est excellente.
Chaque mois, de Marseille, de Port-Vendres ou de Bordeaux, 64 départs, tous à une heure commode.
Tous vos bagages voyageront en même temps que vous.

PRENEZ LE TRAIN ET LE PAQUEBOT
VOUS SEREZ UN VOYAGEUR SATISFAIT



Cie Gle TRANSATLANTIQUE
Cie de NAVIGATION MIXTE

SNCF

TRANSPORTS MARITIMES
Cie de NAVIGATION PAQUET

PAR LE TRAIN ET LE PAQUEBOT
VOUS FEREZ SÛREMENT BON VOYAGE

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 186 7 MAI 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

Phot. U. P.

LA QUESTION ROYALE EN BELGIQUE

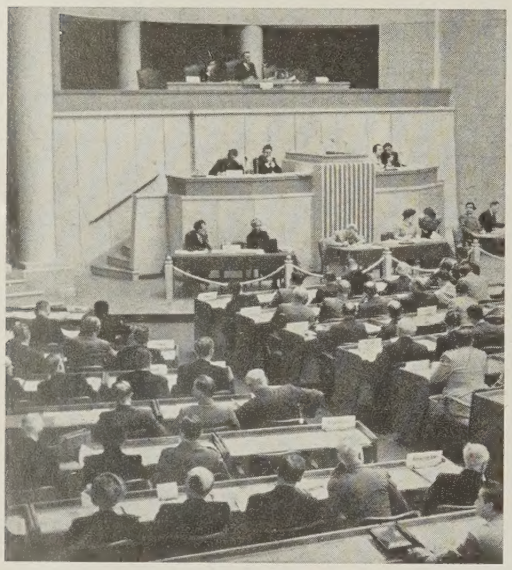
A la demande de S. M. le roi Léopold III, qui réside en Suisse, le prince régent de Belgique, son frère, s'est rendu le 25 avril à Berne, où l'ont rejoint MM. Spaak, président du Conseil, et le ministre de la Justice, notaire de la couronne. L'entretien, sur lequel la plus grande discrétion a été gardée, a porté sur l'état de la question royale à la veille des élections générales belges. Le roi, que l'on voit ci-dessus arrivant à la villa où s'est déroulée l'entrevue, a regagné Genève, tandis que le prince Charles se rendait à Rome, où il a été reçu en audience par le souverain pontife.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A LONDRES, la bégum Liaquat Ali Khan, épouse du premier ministre du Pakistan venu à la réunion du Commonwealth, est fleurie à son arrivée par le fils du président de la Ligue musulmane du Cachemire.

A BUCKINGHAM, Leurs Majestés Britanniques, la reine mère Mary et les princesses ont reçu les délégués du Commonwealth, parmi lesquels on reconnaît au centre le docteur Malan, Premier sud-africain.

A LISBONNE, le maréchal Carmona, réélu pour la quatrième fois président de la République, se rend avec M. Salazar à l'Assemblée nationale portugaise pour la cérémonie de la prestation de serment.



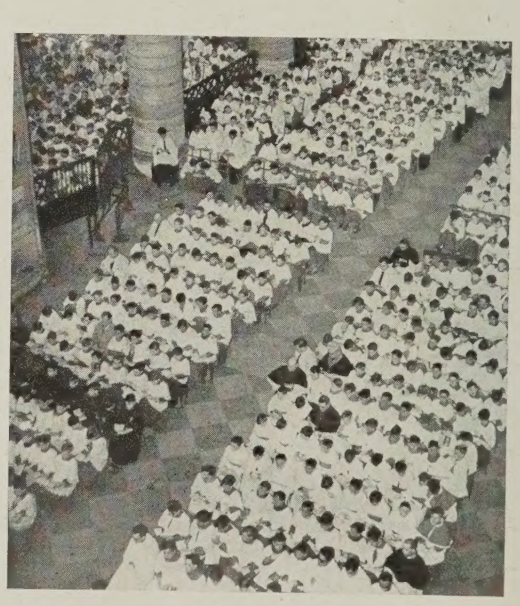
A GENEVE, une Conférence internationale de la Croix-Rouge, à laquelle participe l'U. R. S. S., met au point la revision et l'extension des conventions destinées à protéger les victimes de la guerre.

A NOTRE-DAME, en présence de S. E. le cardinal Suhard, du nonce apostolique, de l'archevêque de Mexico, M^{gr} Martinez, de nombreux prélats et diplomates, a été couronnée d'or la Vierge de Guadalupe.

A MADRID, un millier d'étudiantes catholiques françaises de la Sorbonne, voyageant en Espagne durant les vacances pascales, sont accueillies par les représentants des hôtels où elles seront hébergées.

A DUBLIN, où l'avènement de la République libre d'Irlande a été célébré par de grandes cérémonies, le président Sean T. O'Kelley assiste à une parade militaire avec les 2.000 survivants du putsch de 1916.

A AMSTERDAM, S. M. la reine Juliana a célébré son quarantième anniversaire. Le 30 avril devient ainsi jour officiel de la reine au lieu du 31 août, qui marquait l'anniversaire de la reine Wilhelmine.



A PARIS, 12.000 enfants de chœur de trente-six diocèses français se sont rendus en pèlerinage à Notre-Dame, où ils ont assisté à la grand'messe de communion et à la procession des reliques de la Passion.

DE BERLIN A SHANGHAÏ

Consacré Fête du Travail, le 1er mai a été célébré à travers le monde sous les formes les plus diverses.

A Moscou, le maréchal Staline a présidé un grand défilé « pacifique » de l'armée rouge ; à Rome, le saint-père a béni les travailleurs en exprimant l'horreur de l'Eglise pour la guerre. A Paris, tandis qu'un cortège communiste défilait de la Bastille à la Nation, le général de Gaulle, au Bois de Boulogne, devant la foule qui assistait à la kermesse du R. P. F., a réclamé de nouveau un Etat « juste et fort », capable de protéger la France contre les dangers extérieurs.

A la vérité l'attention se tourne surtout vers les grands problèmes extérieurs : Berlin et Shanghaï constituent présentement les deux pivots autour desquels gravite la grande querelle idéologique qui divise le monde.

Sur le premier front le pont aérien a tenu bon, le pacte atlantique se consolide, l'Europe occidentale va se donner un Conseil et la république allemande de l'Ouest deviendra une réalité dans quelques semaines. Ainsi tenue en échec et réduite à une position défensive, l'U. R. S. S., modifiant sa tactique, a engagé des négociations afin de « monnayer au mieux » la levée du malencontreux blocus berlinois. Les pourparlers amorcés à ce sujet à l'O. N. U. entre MM. Jessup et Malik sont en bonne voie et préparent une nouvelle conférence à quatre. De part et d'autre on avance d'ailleurs prudemment, en tâtant le terrain, dans le dessein d'éviter les déceptions ou même le risque d'une de ces volte-face inopinées dont sont coutumiers les diplomates du Kremlin.

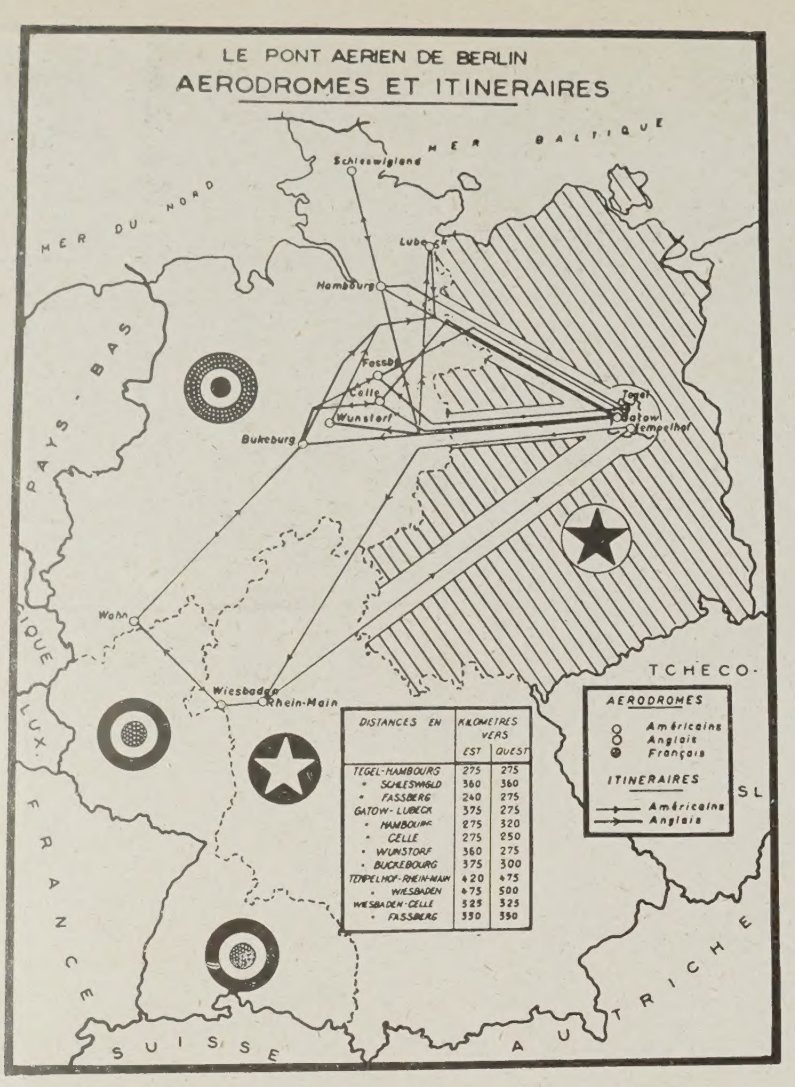
Si une ombre a été jetée en Europe sur les ambitions soviétiques, celles-ci, par contre, s'épanouissent à l'aise en Extrême-Orient, où les communistes, reprenant leur offensive, continuent leur avance à un tel rythme que l'U. R. S. S. peut nourrir l'espoir d'étendre bientôt son influence sur la Chine tout entière et effacer la plus vieille des civilisations orientales.

Franchissant le Yang-Tsé, où elles stationnaient depuis un mois l'arme au pied, les armées de Mao Tse Toung ont occupé Nankin sans coup férir. Shanghaï hors de jeu, l'avance vers le sud se poursuit en direction de Canton à une allure de promenade militaire et sans que l'on discerne encore le moindre symptôme d'une résistance sérieuse. Au reste tout est étrange dans le comportement des camps adverses. La discorde règne chez les nationalistes, où partisans de la paix et partisans de la résistance semblent également chercher à gagner du temps. Du côté communiste un même mystère entoure Mao Tse Toung, dont la tentative de former, sous son contrôle, un gouvernement de coalition s'est heurtée à la volonté du Kremlin, où l'on pousse à la poursuite de la guerre jusqu'à la capitulation totale.

En face d'un tel imbroglio les Anglo-Américains s'en tiennent à une politique de patience et de souplesse. Ayant renoncé à soutenir un Kuomintang incapable de doter la Chine d'un régime stable, les hommes d'Etat de Washington — tout comme ceux de Londres — s'inclinant devant les réalités de l'heure, s'apprêtent à prendre contact avec les chefs communistes et à reconnaître tout au moins *de facto* le régime de Mao Tse Toung. Sans doute escomptent-ils les difficultés auxquelles auraient à faire face les communistes le jour où ils seraient maîtres de cette immensité chinoise où les autonomismes locaux, les rivalités de clans et de races, le goût de l'individualisme et le culte des traditions millénaires se concilieraient difficilement avec la centralisation totalitaire et la discipline dominatrice qu'impose Staline à ceux qui s'enrôlent sous sa bannière.

La perspective de voir surgir en Chine un nouveau « titisme » n'est sans doute pas exclue. Mais pareille hypothèse ne peut suffire à minimiser la menace qui pèse désormais sur la présence en Asie des puissances occidentales, sur les derniers bastions qu'occupe l'Angleterre et sur l'Indochine, exposée à tant de convoitises.

MM. Jessup, représentant des U. S. A. (a droite), et Malik, délégué soviétique (a gauche). Leurs entretiens sur le problème allemand tiennent en haleine les chancelleries.



BERLIN, APRÈS 4 ANS...

par notre envoyé spécial ALFRED SILBERT

Le hasard de la vie des peuples engendre les retournements de choses les plus inattendus. Il y a quatre ans à pareille époque l'Allemagne capitulait sans conditions et Berlin, déjà atrocement bombardé, était encore saccagé par la plus atroce des batailles de rues qui ait peut-être jamais existé. Là-dessus un immense voile de deuil et d'épouvantable misère s'abattait interminablement sur les décombres d'une ville où le marché noir était devenu roi et où chacun, pour durer, était obligé de « vivre sur sa substance », suivant le mot si inconsciemment inhumain qui me fut dit une fois... Et voici qu'aujourd'hui, en ce même début du mois de mai, Berlin, placé par le chevauchement des circonstances au premier rang des préoccupations mondiales, rejoint sur le plan de l'actualité ce Shanghaï auquel bien des gens connaissant déjà la Chine l'avaient durant les premiers temps de l'occupation si souvent comparé : là-bas quelques milliers d'Européens vivant dans la gaîté et l'insouciance par-dessus la morne foule de trois millions de Chinois ; ici quelques milliers d'Alliés jouissant de leur victoire et de leur situation présente par-dessus trois millions d'Allemands.

Je ne sais où en sont précisément les choses à Shanghaï. Mais il est exact qu'à Berlin, si les Berlinois ne fêteront pas l'anniversaire d'une « Kapitulation » qu'ils ont naturellement tous les motifs de vouloir oublier, surtout leur satisfaction est-elle immense de penser que leur cité est en train de retrouver, après ces longs mois d'inoubliable déchéance, et de nouvelles perspectives et sans doute un avenir déterminé.

Lorsque j'ai pris — une fois de plus — l'avion pour Berlin ces jours derniers, les nouvelles des plus récents pourparlers intervenus au sujet du sort futur de la grande métropole n'avaient en effet été qu'à peine publiées. Mais pour y avoir moi-même si longtemps vécu en ses heures les plus douloureuses, il m'avait semblé qu'un courant d'air impromptu venait de souffler sur la ville. L'atmosphère de Berlin d'un seul coup s'était faite plus légère. Or ce miracle, car c'en est véritablement un, le plus curieux de l'histoire, c'est que ce soit très certainement les anciens vainqueurs de l'Allemagne eux-mêmes par leur politique bonne ou mauvaise, il ne m'appartient pas de juger, qui y aient le plus contribué !

DE PROFUNDIS CLAMAVI...

Car dans la période qui avait suivi immédiatement l'entrée des Alliés à Berlin, du fond de leur plus extrême détresse les Berlinois n'avaient pu faire autre chose qu'assister sans mot dire à la mise en place de l'énorme et lourde machinerie du Conseil de contrôle, lequel avait alors pour mission, on le sait, de régir les destinées de l'Allemagne. De même les Alliés, conformément aux accords de Londres de l'automne 1944, accords qui avaient consacré le partage de Berlin en quatre secteurs et placé son administration municipale sous l'autorité d'une « Kommandatura » interalliée, dotaient-ils la capitale, étant donné la disparition du Reich et la « liquidation » officielle de l'ancien Etat de Prusse, d'une nouvelle Constitution.

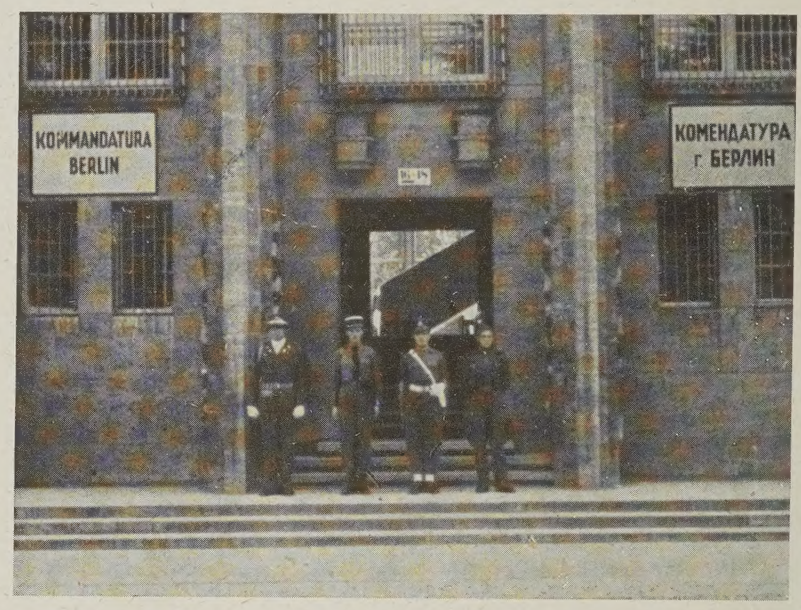
Mais on sait, sous la pression des circonstances, quel sort allait être bientôt réservé à des instruments étudiés à la hâte dans la commune euphorie de la guerre et de la victoire et dans un esprit et avec une prévoyance des détails qui se révélèrent progressivement avoir été une imprudence. Au fur et à mesure que l'évolution de la situation internationale tendait à faire de la première légende du « rideau de fer » une tangible réalité, Berlin, constatant la division qui s'accusait de semaine en semaine davantage entre ses occupants, marquait silencieusement les points et se reprenait à relever la tête.

Ce fut de cet instant que l'homme de la rue, le « Kleiner Mann », qui n'existe pas que dans le seul roman de Hans Fallada, amer, sarcastique et effroyablement « hoffnungslos », sans aucun espoir, commença à prêter attentivement l'oreille aux sollicitations contradictoires des leaders des différents partis, lesquels n'avaient pas tardé, quant à eux, à percevoir plus rapidement les avantages que l'ex-capitale de l'Allemagne pouvait tirer d'une semblable transformation.

LA DEUXIÈME LUTTE POUR BERLIN

Telles sont les conditions dans lesquelles la lutte entre ces partis devait sitôt revêtir à Berlin une importance capitale. Entre le S. E. D., le Sozialistische Einheitspartei Deutschlands, ou parti d'Unité socialiste d'Allemagne, d'obédience soviétique, et le S. P. D. ayant regroupé les partisans de l'ancienne social-démocratie et la C. D. U. ou Union chrétienne-démocrate, le choix des électeurs hésita longtemps à se fixer.

Pourtant bientôt la vérité apparaissait fort claire comme le jour : à savoir qu'à l'image de ses occupants et surtout sous l'impulsion de ses hommes politiques la ville se coupait progressivement en deux. Cette coupure n'était



CE QU'ON REVERRA PEUT-ÊTRE BIENTOT : LES GENDARMES DES QUATRE PUISSANCES ALLIÉES MONTANT LA GARDE DEVANT LA KOMMANDATURA.

peut-être pas irrémédiable. Car certains conciliabules mystérieux entre politiciens allemands théoriquement les plus opposés ont pu faire quelquefois penser qu'eux aussi pratiquaient le « double jeu », chacun satisfaisant ostensiblement de son côté les Alliés et l'Allemagne encaissant alors les bénéfices à tous coups.

En tout cas, en ce qui concerne Berlin le résultat escompté avait été atteint. Un long moment menacé après la capitulation par les Alliés eux-mêmes d'être déchu de son rang de métropole de l'Allemagne qui est sa seule raison de vivre, Berlin redevenait au contraire l'objet de leurs disputes et par cela même le symbole de l'Allemagne réunifiée de demain.

Or la réhabilitation de Berlin ne devait pas, une fois de plus, s'accomplir sans de nouveaux sacrifices demandés à sa population. Jaloux en effet de tenir Berlin à leur merci, les Russes entamaient alors le blocus de la ville, cependant que, coïncidant avec l'introduction du mark occidental dans les secteurs alliés de Berlin, Washington, Londres et Paris répliquaient par l'établissement du pont aérien.

Sur quoi, par un nouveau coup du sort, Berlin, ayant en quelque sorte achevé de remplir sa tâche, allait passer ces derniers mois presque complètement à l'écart du restant de l'Allemagne et du monde dans l'attente d'une nouvelle évolution de la politique internationale.

AU JOUR LE JOUR...

Mais cependant il fallait continuer à vivre.

Dirai-je que cette vie, fort améliorée moralement sans doute par rapport à ce qu'elle était il y a quatre ans, n'était toutefois pas encore des plus faciles, on s'en doutera aisément ?

Pour le voyageur qui gagne Berlin une constatation s'impose. C'est que le pont aérien est d'ores et déjà si merveilleusement organisé qu'il est à présumer qu'il pourrait durer indéfiniment. Les trois aérodromes de Tempelhof, de Gatow et de Tegel fonctionnent désormais avec une régularité

d'horloge. Mais si le Berlinois des secteurs occidentaux mange maintenant à sa faim grâce aux conserves vitaminées et aussi (à son grand désespoir !) aux pommes de terre déshydratées du pont aérien, si son concitoyen du secteur oriental continue lui aussi à vivre en touchant ses rations russes, l'évidence demeure tout de même que dans les conditions présentes Berlin ne saurait faire autre chose qu'à la fois scruter longuement le ciel et subsister un peu comme subsiste une ville assiégée.

Malgré la coupure officielle de la ville, effective sur le terrain du fait des barricades ou des nombreuses patrouilles de police qui séparent les secteurs — la police Stumm ou la police Markgraf, comme on dit là-bas, du nom des deux préfets en exercice — il existe cependant certaines catégories de problèmes qui obligent les deux administrations municipales à collaborer quelquefois. Si réelle que soit cette coupure, il se pose par exemple tous les jours des questions d'état civil qui font que, de l'est à l'ouest ou vice versa, on est bien obligé de se donner des renseignements. De même, depuis qu'une seconde réforme monétaire a rendu seul valable dans les secteurs occidentaux le mark allié, au détriment du mark oriental considéré dès lors comme valable Unter den Linden, mais monnaie étrangère sur le Kùrfürstendamm et qui vaut d'ailleurs quatre fois moins que le premier, des problèmes de change interviennent constamment et qu'il faut régler sans retard.

Malgré tout, dans l'ensemble, la vie de Berlin se trouve donc très ralentie. Nombre d'usines, soit faute de courant électrique, soit faute de matières premières, travaillent au plus faible de leur capacité. De même, comme conséquence de la réforme monétaire, la disparition du marché noir, il faut bien le dire, a jeté un peu partout un désarroi profond : quand une plaie sociale est aussi répandue qu'elle le fut en cette matière à Berlin dans toutes les classes de la population on peut au moins estimer que le choc opératoire a vraiment été rude, d'autant qu'à la surabondance des marks de jadis a succédé la pénurie des marks actuels.

C'est pourquoi, tout en se félicitant du terrible coup d'arrêt que les Occidentaux ont porté dans leur ville aux Russes, les Berlinois, qui pour la première fois commençaient à trouver le temps long, se prennent-ils depuis l'ouverture des pourparlers en cours à souhaiter ardemment l'éclaircie définitive de la situation internationale qui permettra la levée du blocus. A cet égard, sauf

CE QU'ON DEVRAIT NORMALEMENT NE PLUS REVOIR : LES MEMBRES DES DEUX POLICES BERLINOISES CONVERSANT PAR-DESSUS UNE BARRICADE.

sans doute ceux d'entre eux qui avaient plus ou moins joué trop ouvertement la carte de Moscou, tous comptent maintenant fiévreusement les jours.

Mais comme, décidément, toute chose en ce monde comporte son bon côté, l'inaction de ces derniers mois a-t-elle au moins engendré aussi d'heureuses conséquences. L'hiver ayant été doux, les deux municipalités de Berlin ont pu consacrer au déblaiement des ruines des sommes importantes sous forme de secours aux nouveaux chômeurs, enrégimentés d'emblée pour activer ce travail.

Seuls peut-être les Russes, dans leur secteur, ont résolu d'ajouter quelque peu aux horreurs de la ville éventrée. Par coups de mines successifs ils ont fait sauter la plupart des bâtiments qui entouraient la portion centrale de la chancellerie où était installé le bureau de Hitler. Même ce dernier bâtiment, couvert d'une énorme carapace en béton, doit disparaître.

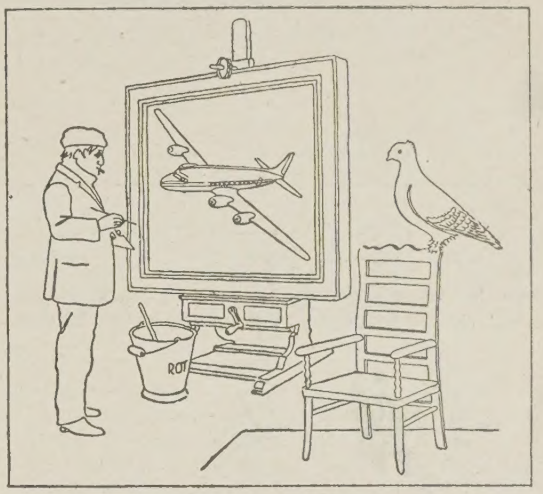
ET DEMAIN ?

Quoi qu'il en soit, je ne serais pas éloigné de considérer les progrès réalisés dans le déblaiement de Berlin cet hiver non seulement comme un courageux défi au destin, mais aussi comme une préfiguration de ce que pourrait être bientôt un retour à une vie plus normale de la cité paradoxale.

Car le rétablissement politique de Berlin sur ses anciennes bases d'avant le blocus pourrait être, à l'issue des prochains entretiens diplomatiques, immédiat et des plus faciles. A mon grand étonnement n'ai-je pas constaté moi-même que devant le « Building », c'est-à-dire devant l'ancien bâtiment du tribunal de l'Etat prussien où siégeait le Conseil de contrôle, les quatre drapeaux des quatre puissances occupantes continuaient toujours de flotter allégrement côte à côte au vent ? De même sait-on qu'à la prison de Spandau la surveillance des criminels de guerre n'a jamais cessé d'être assurée régulièrement à leur tour de garde par des sentinelles soviétiques ? Or le « Building » et Spandau sont situés tous les deux en secteur britannique ! Ainsi l'unité des Alliés de l'Ouest et de l'Est à la mode des lointains accords de Yalta

AU « CONGRÈS POUR LA PAIX » DE BERLIN. LA TRIBUNE EST SURMONTÉE D'UNE BANDEROLE PROCLAMANT : « AIMER LA PAIX. COMBATTRE CONTRE LA MORT. CROIRE A L'AMOUR. »

CI-CONTRE : COMMENT LE CARICATURISTE DU « KURIER », HANS TIEMANN, VOIT LA CÉLÈBRE COLOMBE DE PABLO PICASSO.



Zeichnung Hans Tiemann

A LA KOMMANDATURA : LE GÉNÉRAL GANEVAL PRÉSIDE UNE RÉUNION DES DÉLÉGUÉS OCCIDENTAUX, SOUS LE PORTRAIT DU GÉNÉRAL KOTIKOF.

ou de Potsdam subsistait-elle encore plus qu'on ne l'a dit quelquefois.

Mais est-ce bien tout et à Berlin même les ponts ont-ils absolument été aussi rompus qu'il y paraissait ? Sans doute parmi les nombreuses missions étrangères accréditées auprès du Conseil de contrôle trouverait-on réponse à cette question ?

Cependant il est certain que les Alliés ne sauraient définitivement reprendre un jour contact sans avoir au préalable réglé également le sort de la « Kommandatura ». Ici, les Soviétiques ont été plus excessifs en amenant eux-mêmes leurs propres couleurs le jour où ils ont abandonné ce conseil, lequel siégeait d'ailleurs en secteur américain. Mais les trois commandants des secteurs de l'Ouest, alors qu'ils avaient décidé de reprendre en nombre réduit leurs réunions, n'ont-ils pas poussé la prévoyance, sans doute un peu malicieuse, jusqu'à maintenir au moins le portrait de leur collègue soviétique dans la salle de leurs délibérations ? Certes il ne s'est agi là que d'une petite « ficelle » de convenance... Elle pourrait avoir un jour son utilité.

LE COLONEL-GÉNÉRAL ALBANAIS ENVER HODJA ; G. DIMITROV, LE DICTATEUR BULGARE, ET L' « ÉPURÉ » TRAITCHO KOSTOV.

DERRIÈRE LE RIDEAU DE FER

LE RÉVEIL DES NATIONALISMES

par ALBERT MOUSSET

L'EXCOMMUNICATION par le Kominform, puis la rébellion de Tito ont créé en Europe orientale un état latent mais généralisé de crise que révèlent des « purges » répétées au sein des partis communistes. L'hérésie titiste a provoqué une nouvelle vague d'épuration destinée à éliminer les éléments marxistes suspects de « nationalisme ». Elle a ouvert du même coup une fissure dans le « monolithe » de la démocratie populaire et dans cette solidarité slave qui avait été en 1945 un des slogans de la propagande moscovite. Car c'est aujourd'hui dans les Etats slaves que se manifestent les symptômes les plus caractérisés de résistance à l'emprise soviétique.

TITISME ET CRYPTO-TITISME

Les conséquences de la rébellion yougoslave se développent sur trois plans : l'un psychologique, l'autre politique, le troisième économique.

Au point de vue psychologique, le « cas Tito » a appris aux autres satellites qu'on pouvait tenir tête à Staline sans encourir d'autre risque que les foudres de Radio-Moscou et les vitupérations de l'Agence Tass. Inversement, il entretient au Kremlin la pensée obsédante qu'il doit y avoir dans d'autres gouvernements « populaires » des militants secrètement gagnés par la contagion et qui n'attendent qu'une occasion pour sortir de la « ligne ».

Sur le plan politique, le titisme a réveillé les vieux irrédentismes nationaux et rouvert des plaies que l'on croyait fermées. Le cas le plus typique de cette résurrection des haines ataviques est celui des rapports bulgaro-yougoslaves, envenimés, comme il y a trente ans, par la question macédonienne, origine et enjeu de toutes les crises balkaniques. La Bulgarie rêve d'une Grande Macédoine qui ferait passer Skoplje et Salonique sous sa souveraineté et lui assurerait une façade sur la mer Egée. L'Albanie escompte un démembrement de la Yougoslavie qui lui permettrait d'annexer l'ancien vilayet de Kossovo et la Metohia. Mais la traînée de poudre ne s'arrête pas aux Balkans. Les Roumains songent à la partie du Banat incorporée à la Yougoslavie ; les Hongrois, à la Transylvanie passée sous la souveraineté roumaine. Puis il y a les irrédentismes qu'ont fait naître les annexions soviétiques : la Pologne garde la secrète nostalgie de ses marches orientales ; la Roumanie, celle de la Bukovine ; la Tchécoslovaquie, celle de la Subcarpathie. On parle souvent de l'appui qu'en cas de guerre l'Union soviétique attendrait de ses satellites : c'est oublier l'amas de matières explosives que le remaniement de la carte a accumulées de la Baltique au Danube...

Mais peut-être est-ce la répercussion de la sécession yougoslave sur le plan économique qui constitue le facteur le plus immédiat, sinon le plus décisif, de la crise actuelle.

L'Union soviétique avait créé, grâce à un réseau d'accords commerciaux axés sur sa propre économie, un système d'échanges groupant dans une vaste autarcie tous les pays situés au delà du rideau de fer. En se retirant de ce circuit la Yougoslavie ruine cette planification, désormais à reprendre à pied d'œuvre, vu l'importance de sa production agricole et de son industrie extractive qui — détail important — intéresse particulièrement les usines d'armement (cuivre, molybdène, wolfram, etc.). Le gouvernement de Belgrade vend maintenant aux Etats-Unis les métaux qu'il échangeait naguère contre du pétrole roumain ou des produits manufacturés tchèques.

L'U. R. S. S. s'est donc vue dans l'obligation de rajuster tous les accords existants entre ses satellites et entre ceux-ci et elle-même.

A tous les gouvernements des démocraties populaires — auxquels elle a interdit de solliciter le bénéfice du plan Marshall — l'Union soviétique demande de trouver de nouvelles bases d'échanges et, partant, de consentir de nouveaux sacrifices. Et cette mise en demeure provoque des réactions.

NATIONAUX ET STALINIENS

Dans tous les partis communistes on discerne deux courants : l'un représenté par les hommes-liges de Moscou qui, au moment de la libération, ont été « mis en place » par l'occupation soviétique ; l'autre personnifié par les militants communistes qui se sont distingués dans la résistance à l'intérieur du pays. Deux tempéraments, deux écoles, deux clans.

Les seconds ne voient pas sans inquiétude

LE MARÉCHAL JOSIP BROZ TITO EN GRAND UNIFORME. IL EST PLUS PUISSANT QUE JAMAIS.

LIQUIDÉ, LE GÉNÉRAL MARKOS A DISPARU MYSTÉRIEUSEMENT, REMPLACÉ PAR ZACHARIADÈS.

s'accentuer, à la suite de la sécession yougoslave, la colonisation économique de leur pays par la Russie. Les démarches du Kremlin pour remédier au désordre provoqué par cette sécession ont ainsi animé des remous et des velléités d'indépendance.

Beaucoup de ministres communistes redoutent d'accroître leur impopularité en faisant figure, aux yeux des masses, de simples exécutants des volontés du Politburo. Ils ont contre eux la paysannerie dans les Balkans, les catholiques en Pologne et en Hongrie, la tradition de Masaryk et de Benès en Tchécoslovaquie, le vieil esprit de clan en Albanie, les réflexes de la fierté nationale partout.

Mais le Kremlin a vu le danger de ce nouveau glissement et brisé les résistances dans l'œuf. Ses porte-parole ont tenu le même langage à Sofia, à Prague, à Budapest, à Tirana : si coûteux soit-il, le maintien de l'amitié envers l'U. R. S. S. et la fidélité à Staline justifient tous les sacrifices. Ceux qui sont tentés de mettre cette amitié en balance avec des considérations d'intérêt national n'ont qu'à quitter la scène politique.

C'est le mot d'ordre qui éclaire tous les mouvements dont l'Europe orientale est aujourd'hui le théâtre. Situons-en les incidences sur la carte.

DU COTÉ DE TITO

Au moment même où les staliniens serrent les rangs et écartent les hésitants Tito prodigue une publicité complaisante aux attaques dont il est l'objet. Quand il l'a excommunié le Kominform s'imaginait que les communistes moscoutaires seraient assez puissants en Yougoslavie pour le faire disparaître. On sait maintenant que les diplomates occidentaux accrédités à Belgrade lui accordaient eux-mêmes alors quelques semaines de survie tout au plus.

Or il est aujourd'hui plus puissant que jamais. Le troisième congrès du Front populaire qui vient de se tenir à Belgrade, loin de minimiser la pression exercée sur lui, en a souligné l'ampleur et la puissance.

Pourquoi ?

Parce qu'il sait pouvoir compter sur une jeunesse ardente et fanatisée qui a lié sa destinée à la sienne ; sur une armée qui est sans doute la mieux entraînée de l'Europe après celle de l'U. R. S. S. ; sur une police qui, conjuguant les traditions de l'ancienne Autriche avec les méthodes russes, réalise la perfection du genre.

Plus encore sans doute, parce qu'il se rend pleinement compte que si sa rébellion l'expose à la vengeance des extrémistes elle lui assure en revanche le ralliement inavoué des patriotes qui voient dans la tutelle moscovite la répétition des entreprises hégémoniques dont leur pays a été tant de fois victime au cours de son histoire. Loin de le desservir aux yeux des masses paysannes, sa rupture avec Moscou lui a acquis une popularité dans des milieux qui lui étaient jusqu'ici foncièrement hostiles. Les tendances sous-jacentes des nations slaves à l'anarchie ne sont que le reflux d'un vieil atavisme antiétatique hérité du temps où l'Etat était l'étranger — le Turc ou le Habsbourg.

En Yougoslavie aussi on épure. Mais ce sont les staliniens qui y font les frais de l'opération.

Et comme on dit dans les conjonctures de ce genre, « le gouvernement garde la situation bien en main ».

DU COTÉ DE STALINE

C'est en Bulgarie que l'offensive contre la « déviation » a pris la forme la plus spectaculaire. « Quiconque s'alliera aux Occidentaux subira le sort du traître », disait-on à Sofia après la condamnation à mort du leader agrarien Petkov. « Quiconque s'engage dans la voie ouverte par Tito se déclare ennemi de l'Union soviétique », dit-on aujourd'hui.

Le Conseil national du Front de la Patrie — le parti unique — a subi en février dernier des coupes sombres. Comme la même opération se pratiquait dans le même temps en Yougoslavie, on a assisté à un chassé-croisé d'émigrants entre les deux pays.

Mais l'événement le plus sensationnel a été l'exclusion par le parti communiste bulgare de l'ex-vice-président du gouvernement Traitcho Kostov, qui avait été chef de ce parti avant que Dimitrov revînt de Moscou.

Le cas reste obscur. Kostov n'a pas été l'objet de sanctions « physiques » : il a été nommé directeur de la Bibliothèque de Sofia. Quant à Dimitrov, il est allé soigner en Russie une maladie mystérieuse, mais qui ne paraît pas d'ordre politique, puisqu'il garde la présidence du gouvernement.

Il semble bien qu'il s'agisse, en Bulgarie comme en Roumanie, d'une même opération tendant à créer une sorte de super-cabinet composé de trois ou quatre personnages sûrs faisant fonctions de président et vice-présidents du Conseil, et « resserrant » ainsi, au profit de l'efficience et du secret, la direction de l'Etat. Autre avantage de cette concentration : elle maintient en dehors d'elle les ministres qui ont la charge de la planification économique, ce qui, en cas d'échec, leur en fait porter seuls la responsabilité.

C'est ainsi que les « purs », comme Tchervenkov en Bulgarie, Anna Pauker et Georges Dej en Roumanie — tous trois membres du Kominform — ont mis entre eux et leurs collègues un recul hiérarchique dans les récents remaniements ministériels, soit en s'accordant une promotion, soit en se « délestant » de leurs fonctions techniques.

En Albanie le chef du gouvernement, le général-colonel Enver Hodja, annonça en novembre dernier qu'il faisait appel aux communistes russes pour redresser, dans l'esprit de l'orthodoxie marxiste, les « erreurs » commises par son gouvernement.

Cette résolution a été suivie d'une série d'exclusions et de procès de trahison. La première victime en aurait été le directeur de l'Economie planifiée, Nato Spiro, qui, selon une version officielle assez discutée, se serait tué accidentellement en maniant son revolver.

Puis une scission au sein du parti communiste a entraîné la mise en accusation et la fuite de Koçi Xoxe, ancien bras droit et ministre de la Police d'Enver Hodja, accusé de collusion avec les titistes et le « trotzkysme » yougoslave. Trois autres ministres, le général Kristo Tchmelko et deux de ses collègues n'ont échappé à la « justice populaire » qu'en faisant amende honorable. Ici aussi le drame se joue entre marxistes d'observance stalinienne et marxistes nationaux. Il n'est pas terminé : l'organe du parti, le journal *Baskhimi*, assure en effet que « le virus trotzkyste est encore loin d'avoir été neutralisé en Albanie ».

Mais la Russie soutient à fond Enver Hodja, dont l'appui lui permet d'avoir un pied sur l'Adriatique. Elle a répondu à l'appel du gouvernement de Tirana en lui promettant l'assistance économique que vient de lui retirer la Yougoslavie. « Notre peuple reste fidèle jusqu'à la mort à l'Union soviétique », a dit Enver Hodja à son retour de Moscou.

Quant à la « Grèce démocratique », en rébellion contre le gouvernement d'Athènes, elle a été décapitée par la disgrâce de son chef, le guérillero Markos, remplacé par des politiciens comme le leader du parti communiste Zachariadès et le professeur Porphyrogenis.

En Pologne la première victime de l'épuration des rangs communistes a été Wladislaw Gomulka, premier vice-président du parlement, secrétaire général du parti et membre du Kominform, pittoresquement accusé de « huit déviations » à l'orthodoxie marxiste. Sa chute (amortie par une prompte confession de ses fautes) marqua la défaite de la fraction « nationale » du parti et le triomphe des hommes, comme le président Boleslaw Bierut, formés et entraînés en Russie.

En Tchécoslovaquie l'épuration s'est présentée sous un jour différent. A la suite de la révolution de février, qui a mis la direction de l'Etat aux mains des communistes, ceux-ci ont enregistré une telle affluence d'adhésions qu'ils constituèrent numériquement — par rapport à la population — le plus important des partis marxistes du monde entier. La raison en est que nul emploi ne pouvait être obtenu sans la carte de membre, fût-ce celui de dactylographe ou de comptable. Le président Gottwald et le premier ministre Zapotocky ne tardèrent pas à constater que ces communistes de la dernière heure témoignaient de plus d'opportunisme que de conviction. Aussi le Comité central a-t-il décidé de procéder à une revision des listes et d'instituer un stage d'un an pour les candidats ouvriers ou paysans, de deux ans pour ceux qui appartiennent à d'autres professions, afin de refouler, dit un journal, les « travailleurs à col blanc ».

ANNA PAUKER, DICTATEUR DE LA ROUMANIE.

Au sein du gouvernement hongrois l'influence moscovite est représentée par le vice-président du Conseil et secrétaire du parti, Matyas Rakosi (de son vrai nom Rosenkrantz) et par le ministre intérimaire des Finances, spécialiste des questions économiques, Gerö. Tous deux ont séjourné longtemps en Russie et totalisent dans leur pays un nombre respectable d'années de prison au temps du régime Horthy. On sait que Rakosi a été libéré par l'ex-régent, sur la demande des Russes, en échange de la restitution des drapeaux ramassés sur les champs de bataille de 1848 par les armées tsaristes. Le chef de l'Etat, Arpad Szakasits, président du parti socialo-communiste, et le président du Conseil, Etienne Dobi, survivant « rallié » du parti des Petits Propriétaires paysans, qui fut le vainqueur des premières élections, font auprès de Rakosi figure de comparses.

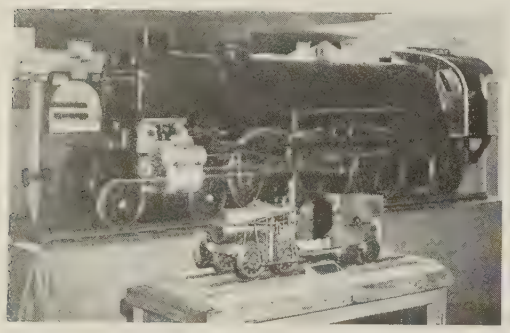
Au reste, le parlement vient d'être dissous : les élections auront lieu le 15 mai sur la base d'un système appelé à liquider en Hongrie les derniers vestiges du parlementarisme démocratique.

Ainsi, sauf en Yougoslavie, les « purs » ont partout évincé les « nationaux ». Mais la liste des « épurés » s'allonge sans cesse. Et les ministres en place peuvent, en la consultant, inverser l'avertissement qu'on lisait autrefois à la porte des cimetières : *Hodie mihi cras tibi !*

ZAPOTOCKY, MANAGER DU PUTSCH DE PRAGUE.

RAKOSI, MAITRE DE LA HONGRIE COMMUNISTE.

VUE D'ENSEMBLE DES BATIMENTS DE LA FOIRE DE LYON, DE LA TÊTE-D'OR AU RHONE.



UNE RÉDUCTION AU CINQUIÈME D'UNE PACIFIC.

TRAIN D'HIER REMORQUÉ PAR UNE CRAMPTON.

MM. A. GONTARD, PRÉSIDENT DE LA FOIRE, ET EDOUARD HERRIOT, MAIRE DE LYON, INAUGURENT LA XXXIe FOIRE INTERNATIONALE DE LYON.

LA FOIRE DE LYON

L'EXPOSITION DE LA S. N. C. F.

LA Foire de Lyon, l'une des plus importantes manifestations commerciales du monde, vient de s'ouvrir. Tous les records d'affluence semblent y avoir été battus tant étaient nombreux les visiteurs qui dès l'ouverture ont envahi les stands. Pendant que se déroulait la Foire, la S. N. C. F. présentait à la gare des Brotteaux l'exposition « les Chemins de fer hier et aujourd'hui ». A côté des techniques ferroviaires les plus récentes de notre réseau national, l'arrivée d'un train du siècle dernier avec voyageurs en costumes de l'époque obtint un très réel succès.

Photographies Jean Verzy.

CONCERT SPIRITUEL A LÉRINS

DANS le cadre de la « Quinzaine » romantique, qui s'est déroulée à Cannes sous le signe de la musique et des beaux-arts de 1830, un concert spirituel a été donné dans l'église abbatiale du monastère de Saint-Honorat. Mais n'entre pas qui veut dans un monastère. La règle est formelle : les hommes ne sont pas admis dans les couvents de femmes, alors que celles-ci ne peuvent franchir la clôture des monastères d'hommes. Pourtant, par dérogation tout à fait spéciale et pour la première fois depuis vingt ans, les portes de la célèbre abbaye cistercienne ont été ouvertes aux visiteurs des deux sexes amateurs fervents de musique sacrée. Encore convient-il de souligner qu'il leur était formellement interdit de dépasser l'enceinte même de la chapelle.

Photographies G. Traverso.

TROP TARD ! LES PORTES SONT FERMÉES, MAIS DES RELIGIEUSES SONT ENTRÉES.

LES MOINES DE LÉRINS DOIVENT RÉPONDRE A DE NOMBREUSES QUESTIONS.

SUR UNE RIVIÈRE DE L'A.-O. F. CE PONT DE LIANES ÉVOQUE UN PASSÉ EN VOIE DE DISPARITION. LE PRÉSENT C'EST DAKAR, SIMPLE POINT D'EAU IL Y A UN SIÈCLE, AUJOURD'HUI GRANDE CITÉ MARITIME.

UNE CITÉ MODERNE EN AFRIQUE NOIRE

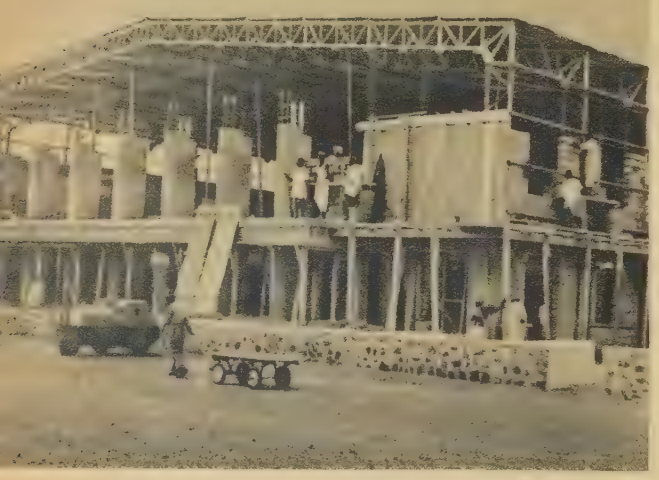
DAKAR LA BLANCHE

QUAND le bâtiment va, tout va... Si l'axiome se vérifie toujours Dakar peut augurer un avenir brillant, que lui mérite du reste une situation géographique exceptionnelle à tous les points de vue.

Voie d'accès au flanc du continent noir, Dakar prend dans la nouvelle stratégie mondiale une position de premier plan ; les contacts, les rencontres qui s'y multiplient montrent assez tout l'intérêt que les alliés occidentaux attachent à ce bastion avancé vers l'Atlantique-Sud.

Mais là n'est pas la raison essentielle de l'actuel développement de Dakar, où vient se concrétiser depuis ces dernières années l'énorme effort d'équipement économique accompli dans l'Afrique-Occidentale française. Les produits de l'Afrique noire : bois ou oléagineux, jadis exportés à l'état brut sont maintenant transformés sur place, et de ce fait maintes installations indus-

AU CENTRE : LES IMMEUBLES MODERNES SUR LE « PLATEAU » DE DAKAR. — LES BATIMENTS CI-DESSUS ABRITERONT L'INTERNAT DE L'ECOLE DE MÉDECINE. — PERSPECTIVES DU BOULEVARD DES MADELEINES AU PALAIS DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL.



De haut en bas : sur le port modernisé les arachides sont chargées par tapis roulant. — Type d'immeuble édifié par des commerçants syriens. — La façade de la nouvelle gare aérienne. — Ces immeubles confortables abritent les officiers de l'armée de l'air.

Ces habitations de l'avenue Albert-Sarrault, d'une architecture élégante et sobre, ont été conçues de façon a abriter leurs locataires des ardeurs du soleil africain.

trielles se sont créées : huileries, savonneries, scieries, cimenteries, etc. Ce développement commercial assure un trafic de plus en plus dense au port, remarquablement équipé, ainsi qu'à l'aérogare d'Yoff, carrefour des grandes routes aériennes : Europe, Amérique du Nord et Amérique du Sud, Afrique australe et Moyen-Orient.

Aussi bien la population s'accroît-elle à un rythme accéléré. Construite en 1857 sur un point d'eau dans une région désertique, Dakar, qui abritait déjà 35.000 habitants en 1930, en compte aujourd'hui 135.000, dont 15.000 Européens. Rien d'étonnant de voir combien la crise du logement y sévit avec acuité ; les rares locaux modernes existants se louent à des prix si prohibitifs que la situation des fonctionnaires et des employés en est rendue difficile et précaire.

L'arrivée en Afrique-Occidentale française d'un haut commissaire jeune et entreprenant, M. Béchard, a fort heureusement donné à l'urbanisme une animation et un élan dont les résultats se font déjà sentir. Un vaste plan a été mis en œuvre pour regrouper les grands services administratifs et sanitaires dans une cité où les fonctionnaires disposent à l'entour de logis agréables et sains. Près d'un millier de chantiers sont ouverts aujourd'hui sur la presqu'île du Cap-Vert, dont deux cents pour des immeubles d'habitation à plusieurs étages. On a compris que dans cette cité au climat aujourd'hui assaini il fallait voir grand et gagner de la place vers le ciel. De jeunes bâtisseurs, disposant d'un matériel ultra-moderne, ont édifié des constructions dont la sobre esthétique s'adapte parfaitement au milieu africain, tandis que d'autres demeures individuelles, d'aspect cossu, sont destinées aux riches commerçants libanais de la région.

Le plus gros obstacle résidait dans une main-d'œuvre déficiente en qualité comme en quantité. L'apport du travail indigène étant notoirement insuffisant, les grandes sociétés ont résolu la difficulté en construisant, en même temps que leurs bureaux et entrepôts, des logements destinés à leur personnel et dotés du confort que l'on est en droit d'exiger sous le soleil africain.

Grâce à ces réalisations, qui marchent de pair avec les travaux d'équipement du port, Dakar la Blanche, cité moderne, pourra rivaliser bientôt avec les villes américaines, montrant ainsi ce que peut accomplir sur les territoires de l'Union l'esprit d'initiative des Français lorsqu'il est appuyé par une haute administration compréhensive et qui sait voir loin devant elle.

Suzanne Schreiber-Cremieux,
Sénateur,
Membre de la Commission
de la France d'outre-mer.

Les établissements administratifs ont été groupés et autour, sur ce qui n'était il y a peu de temps que sable, s'édifie une

cité ou les fonctionnaires disposeront de blanches villas confortables et saines qui bientot s'agrémenteront de jardins.

« Hopital d'Honfleur. »

EXPOSITION FÉLIX VALLOTTON

par Waldemar George

L'exposition d'un choix de tableaux de Félix Vallotton à la Galerie André Weil remet à l'ordre du jour l'un des peintres les plus impopulaires et les plus troublants de notre époque. Membre du groupe de Nabis, camarade de combat de Bonnard, de Vuillard, de Roussel et de Maurice Denis, Vallotton était néanmoins un artiste hors série. Sans doute ce Suisse de formation française avait-il subi la forte empreinte de Gauguin et des maîtres de l'estampe japonaise. Sans doute ses œuvres portent-elles parfois la marque du synthétisme cher à Emile Bernard. Mais ces influences sont loin de nous donner la clef de son talent.

Pour comprendre ce que fut le courage et le non-conformisme de ce peintre farouchement replié sur lui-même il faut faire table rase des préjugés modernes qui faussent totalement notre perception des choses.

En plein impressionnisme (ou post-impressionnisme) Vallotton réagit contre un art de pochades et d'improvisations ! L'ensemble de son œuvre apparaît comme une prise de conscience de la réalité. Est-ce à dire que cette œuvre soit une régression ? Non pas. Vallotton a toutes les audaces, celle d'abord de ne pas obéir aux injonctions de la mode. Ses paysages traités dans les couleurs acides procèdent des romantiques allemands.

Ses natures mortes sont des études directes chargées d'une vie intense. Vallotton est sans doute le seul peintre de sa génération qui transmette les valeurs de contact. Ses toiles maîtresses sont, croyons-nous, les portraits et les nus. Les premiers sont des procès-verbaux d'une acuité et d'une sincérité qui évoquent les effigies humaines de Baldung et de Cranach. Quant aux nus, ces équations plastiques dont le sujet est le corps féminin, leur caractère ingresque semble évident. Leur sensualité, comme celle des odalisques mises en scène par le Montalbanais, est sciemment refoulée.

Au moment où la peinture française, en quête d'une certitude, découvre le monde visible et perceptible, au moment où point à l'horizon un nouveau réalisme la leçon de Félix Vallotton sera-t-elle entendue ?

« La Rue. »

« Femmes et chats. »

« La Rue. »

Alfred Vallotton, neveu du peintre, Pierre Roussel, fils du peintre Roussel, et Mme P. Roussel a la Galerie A. Weil.

MARIA AXARINA. « VASE ORIENTAL. »

LE 60E SALON DES INDÉPENDANTS

par RAYMOND LÉCUYER

EXPOSER trois mille toiles dans un absurde palais qui est une des pires erreurs architecturales d'avant 1939, discipliner ce chaos, lui conférer le visage agréable de l'ordre, tel est le tour de prestidigitation réussi par la commission de placement des Indépendants. Qui dit placement dit classification, qui dit classification dit choix. La perspicace répartition d'éléments fort divers contribue à donner au visiteur de ce Salon sexagénaire une impression d'équilibre et de sagesse. Cette sagesse sera une déception pour certains qui ne vont chercher dans de telles expositions que le choc de l'imprévu, la surprise de l'abracadabrant. Ceux qui ne sont pas des amateurs de nouveautés forcées remarqueront que d'honnêtes efforts ont été accomplis tant par des cadets que par des vétérans, et avec un sérieux de bon aloi.

Les tendances des jeunes sont assez confuses et parfois contradictoires, même parmi ceux qui de propos délibéré s'adonnent à l' « expressionnisme ». Presque toujours leurs recherches offrent ce trait commun d'être dominées par une préoccupation décorative. Quelques noms ? Lorjou, André Minaux, Gaëtan de Rosnay, Guy Bigot, Cazou, Sylvain Vigny, Yvonne Alde, Montané, Guillemette Morand, Maurice Portal.

La cohorte des aînés se présente bien. Urbain, Aujame, Yves Brayer, Planson, Savreux, Humblot, Waroquier, Jean Eve, Mela Muter, Charlemagne, Chapin, Constant Le Breton, Chapelain-Midy, Benn, Abel Bertram, Roger Bezombes, Parturier, Andrée Joubert, Bertrand Py, André Fraye, Oguiss, Ithier, voilà une énumération qui a le grave défaut d'être incomplète.

Un pieux hommage est rendu à des disparus d'un vrai talent. Ainsi Othon Friesz, Francis Gruber, Jean Peské, Luc-Albert Moreau. Le souvenir des trois premiers n'est pas, selon moi, marqué par des œuvres caractéristiques ; il en va autrement pour L.-A. Moreau.

La peinture naïve a son Salon dans ce Salon. On n'y fait pas, à vrai dire, de sensationnelles trouvailles. Quoi de plus rare que la véritable naïveté ? Quoi de plus fastidieux que les naïfs roublards, les naïfs abusifs ?

Les suppôts de la peinture abstraite n'ont pas cette fois apporté de révélations ; toutefois quelques-uns raffinent avec quelque bonheur sur des accords de lignes et de tons. N'en doutons pas : nous verrons bientôt leurs inventions transposées habilement dans les arts mineurs, exploitées par l'affiche, le mobilier, la céramique, le bijou.

Dernière constatation : cette exposition nous propose bien peu d'œuvres où s'exprime la joie de vivre. Mais comment s'étonner si les inquiétudes et les âpretés d'une époque troublée y mettent leur reflet ?

ROBERT HUMBLOT.

JEAN EVE. « LA CATHÉDRALE DE CHARTRES. »

« Portrait de la belle Olympe. »

Moreau. « Portrait de Mamie. »

Yves Brayer. « Paysage des Alpilles. »

J.-R. Ithier. « Aubervilliers. »

Maurice Portal. « Saint-Léger-en-Yvelines. »

Jean Dreyfus-Stern. « Peinture. »

Les trompes du Rallye-Bonnelles sonnent le départ pour l'équipage rassemblé a Villeneuve, près la forêt, sur la route de Cernay.

CHASSE A COURRE A RAMBOUILLET

Les gravures anglaises, les lithos romantiques ont popularisé les acteurs et les péripéties de l'aristocratique chasse à courre : cavaliers en habit rouge, amazones dont les montures franchissent impétueusement barrières et fossés, piqueurs sonnant du cor comme Roland à Roncevaux, la meute tenace accrochée aux flancs de la victime et les pleurs de la biche aux abois.

En ces temps qui ne sont pas précisément faciles le noble art de la vénerie garde ses fidèles, respectueux des traditions maintenues et codifiées depuis des siècles. L'honneur toujours disputé d'appartenir à un équipage — d'avoir le bouton comme on dit — n'est pas moins recherché que jadis.

Entre ces équipages le Rallye-Bonnelles se prévaut, à bon droit, de titres brillants. Le nom de la duchesse d'Uzès, qui le dirigea si longtemps, lui est attaché. Elle avait pour la chasse à courre une passion que sa compétence égalait. Il n'était point de veneur qui ne saluât sa maîtrise. D'innombrables trophées conservent au charmant château de la Celle-les-Bordes le souvenir d'une glorieuse carrière cynégétique.

A la tête du fameux équipage se trouve aujourd'hui le duc de Brissac, petit-fils de la duchesse d'Uzès.

Le lundi de Pâques le Rallye-Bonnelles chassait en forêt de Rambouillet.

Venus en voisins M. et Mme Vincent Auriol emporteront un souvenir de vacances imprévu.

LANCÉE EN FORÊT LA MEUTE CHERCHE LA PISTE; BIENTOT LES LIMIERS ANNONCERONT QU'ILS ONT TROUVÉ LA VOIE ET SE LANCERONT A LA POURSUITE.

Les chasseurs n'eurent peut-être pas toutes leurs aises pour évoluer, car en ce jour de fête la foule avait envahi les bois, persuadée que grâce à la température de cet étonnant printemps le muguet agiterait précocement ses clochettes. Du moins d'innombrables promeneurs purent suivre un spectacle qu'on a assez rarement l'occasion d'admirer.

De bonne heure le matin les gardes étaient allés relever les traces laissées par le cerf, les fumées, afin de guider plus tard le parcours des chasseurs. Puis l'on choisit les chiens qui doivent être lancés sur la bête. Une meute de quatre-vingts vendéens est confiée aux soins du piqueur La Ramée et de ses valets de chiens. Ce sont de robustes compagnons, au nez sûr, qui ne se laisseront pas prendre en défaut par des voies refroidies. Ils sont entreprenants, tenaces, ne craignent ni les obstacles ni les fourrés. La moitié environ participeront à la chasse. Deux se distinguent particulièrement, un mâle et une femelle, Jongleur et Idole, deux précieux auxiliaires pour les « huntsmen », deux entraîneurs pour le reste de la meute.

Vers midi l'équipage est rassemblé à Villeneuve, sur la route de Cernay. Autour du duc de Brissac on remarque à cheval MM. Bruno et Maurice Rivière, M. de la Brosse, M. Garnier et quelques élégantes amazones.

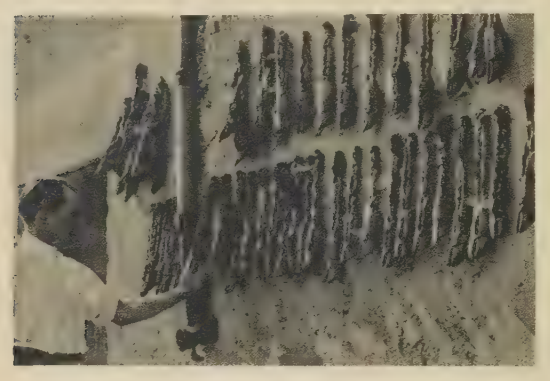
Les spectateurs sont nombreux. Habitants de Rambouillet, touristes s'empressent pour assister au départ de la chasse. Beaucoup d'ailleurs la suivront, qui à bicyclette, qui en voiture. Soudain un mouvement se produit dans la foule. Un promeneur vient de surgir au premier rang : le président de la République, qu'accompagne M^me^ Vincent Auriol.

Le chef de l'Etat, qui passe au château de Rambouillet ses vacances pascales, est venu en voisin. En sa personne la République salue le tenant d'un des plus anciens titres ducaux (les Brissac remontent à 1611).

On échange de courtoises congratulations. Puis le lieutenant de louveterie

LE DUC DE BRISSAC COURRE LE CERF AVEC UNE MEUTE RÉPUTÉE DE QUATRE-VINGTS VENDÉENS.

CI-DESSOUS : UNE BELLE COLLECTION QUI ÉVOQUE LES NOMBREUX HONNEURS DU « PIED ». — CI-CONTRE : LES LEADERS DE LA MEUTE JONGLEUR ET IDOLE, DEUX ROBUSTES COMPAGNONS AU NEZ SUR, PRÉCIEUX AUXILIAIRES DES « HUNTSMEN ».



de Seine-et-Oise, M. Maurice Otto, qui a tenu à être là malgré un accident tout récent, donne le signal du départ.

Bientôt, à travers la forêt, les chevaux galopent. Les chiens sont lancés, le cerf débuche, la meute s'allonge sur la piste. De sonores aboiements retentissent. Des appels de cors se répondent et guident les retardataires. La bête, forcée, cherche à donner le change à ses poursuivants. Elle n'y parvient pas. Les chiens la relancent, la harcèlent, la rapprochent. Pendant plusieurs heures la chasse se poursuit, dont les sonneries éclatantes marquent les phases jusqu'au pathétique hallali. Elle s'achève à l'étang de la Tour, un des plus harmonieux paysages des environs de Rambouillet.

Maintenant c'est la curée. Il fait encore grand jour. Elle y perdra l'aspect décoratif que lui donnent les flambeaux. Mais c'est quand même un spectacle qui fait une forte impression. Comme au départ, la foule s'est amassée pour ce dernier acte. Les trompes sonnent encore. Les chevaux s'ébrouent. La chasse du lundi de Pâques est terminée. Peu à peu la forêt va retrouver sa vie silencieuse.

ROGER DARDENNE.

LES SPECTATEURS SUIVENT LE DÉPEÇAGE DU CERF, QUI A LIEU DANS UN ENCLOS. — PLEINS DE CONVOITISE LES CHIENS, RETENUS A GRAND' PEINE, REGARDENT LA VICTOIRE DONT ON VA LEUR LIVRER LES RESTES. — LA CURÉE SE DÉROULE DEVANT LA FOULE. C'EST L'ÉPISODE FINAL. UNE DERNIÈRE FOIS LES TROMPES ÉVEILLENT LES ÉCHOS DU BOIS, QUI REDEVIENDRA SILENCIEUX : LA CHASSE DU LUNDI DE PAQUES EST TERMINÉE.

Le plateau de Saqqarah. Aspect actuel de la pyramide a degrés de Zozer qui s'élevait au centre du temple consacré au pharaon.

PROMENADES EN ÉGYPTE (*)

par notre envoyée spéciale Louise Weiss

Autre siècle : 1798. Il y a cent cinquante et un ans, Napoléon Bonaparte lançait à ses divisions l'apostrophe célèbre :

— Soldats, n'oubliez pas que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent.

Le lendemain, l'armée française défaisait les mamelouks de Mourad bey et Bonaparte s'installait en Egypte avec un cortège d'administrateurs et de savants dont les travaux ne sont pas encore oubliés. Je voulus me rendre au lieu même de la fameuse bataille.

— A Em-Babeh ? dit le drogman, étonné.

Il n'avait pas l'habitude d'emmener les touristes là.

— Vous voulez acheter un chameau ? me demanda signor Reforzo, le portier du Semiramis.

— Un chameau ? m'exclamai-je, stupéfaite à mon tour.

— A Em-Babeh se tient, une fois par semaine, la plus importante foire de la région. Le lundi est le bon jour.

Nous traversâmes le Nil et, laissant les pyramides à l'ouest, nous obliquâmes vers le nord par une route plaisante en bordure de la rive gauche du fleuve. Em-Babeh commençait, à proximité de la grande route, par un déploiement de boutiques remplies d'objets européens ou américains — de vaisselle, de pharmacie, de linge, de bas. Puis une longue rue bordée de maisons en briques crues, encombrée d'ânes et d'enfants, s'enfonçait dans la campagne. Peu à peu le nylon, le plastic, la coca-cola perdaient leurs droits et l'on se trouvait en un bourg arabe tout poussière, fantaisie et négoce. Des diseurs de bonne aventure lisaient des présages dans le sable, un tatoueur proposait ses modèles aux chameliers qui se rendaient au foirail. Un vendeur de pipeaux les charmait par ses mélodies aigrelettes. Il y avait grand trafic de bijoux d'argent, de châles, de sucreries, de paniers de bouse séchée et de brochettes de poissons. Nous bêâmes devant des lutteurs, des avaleurs d'étoupe en flammes, des souleveurs de poids. Il était inimaginable que des armées de la Première République française eussent déployé en ce lieu leurs drapeaux et leur furia.

— J'achète un pipeau, me dit Mme Tony Revillon.

Elle m'accompagnait souvent depuis notre excursion aux champs de fouilles préhistoriques d'El Omari. Elle savait un peu d'arabe.

— Vingt piastres !

— Non, deux !

Elle emporta pour trois piastres son roseau gravé par les fellahs. Nous entrâmes dans le foirail. Des centaines de bêtes s'y échangeaient dans un indicible brouhaha. Non seulement des chameaux, mais des gamousses (buffles domestiques), des vaches, des ânes. Seigneurs dédaigneux des cultures, vaisseaux endurants des déserts, les chameaux tenaient la plus noble partie de l'enclos. Ocre, beige, ivoire, bruns, voire rosâtres ou blancs, évoquant les teintes multiples des sables, ils s'alignaient sous les couvertures fendues qui laissaient passer leurs bosses. Leurs gardiens étaient tout aussi divers qu'eux par leurs couleurs. Entre tous, je préférais les Nubiens, à la démarche altière, aux peaux de bronze.

Georges Sabbagh, le grand peintre égyptien que j'avais connu tout jeune à Montparnasse et qui avait fixé sur ses toiles d'inoubliables aspects du pays, m'emmena par une route secondaire vers le plateau de Saqqarah — ancienne nécropole de Memphis. Nous devions prendre notre temps et nous arrêter dans la campagne. Il voulait me montrer l'âpre labeur des fellahs. Nous longeâmes des canaux, traversâmes des champs de blé et de luzerne, des palmeraies. Tout a été dit sur les peines séculaires des paysans de la vallée. Ils dépendaient entièrement de la crue et de la décrue du Nil. Et comme ils se multipliaient avec une rapidité inconnue des populations de l'Europe occi-

(*) Voir *France-Illustration* des 9 et 23 avril 1949.

dentale la question de la mise en valeur par l'irrigation des terres arables était à l'ordre du jour. Le gouvernement s'est donné pour tâche d'accroître à tout prix les surfaces cultivées, augmentation qui est à la base de l'amélioration du niveau de vie de la masse. De nouveaux barrages sont à l'étude. De nouvelles méthodes de drainage également, car certaines irrigations, hâtivement pratiquées, avaient eu pour inconvénient d'amener le salpêtre souterrain à la surface du sol. Enfin, impatient d'apprendre aux fellahs à mieux vivre, le gouvernement a construit ici et là des villages modernes dotés d'eau potable, d'électricité, de boutiques saines, de maisons confortables, de dispensaires et de cliniques. Certaines grandes sociétés, tel le Crédit foncier égyptien, présidé par un de nos compatriotes, M. Vincenot, ont adopté et assaini des villages. Avec la collaboration de dévoués assistantes et moniteurs égyptiens, le village d'El-Agaïza venait d'être aussi modernisé.

Mais, artiste, Georges Sabbagh était surtout sensible aux traditions millénaires que révélaient les traditions des champs. Derrière chaque fellah il voyait se profiler l'ombre d'un cultivateur du temps des pharaons. Les instruments aratoires, les animaux n'avaient guère changé.

— Non plus, me disait-il, que les barques.

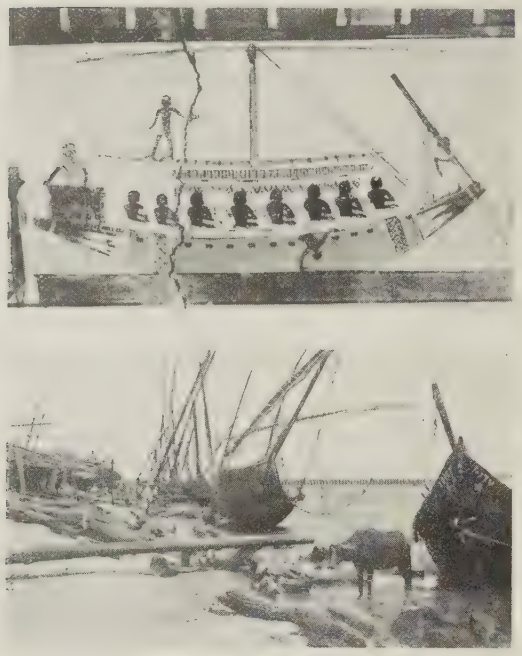
Nous voyions les mâts et les voiles des felouques glisser lentement au ras des rives, se mêlant aux arbres ou changeant, pour un instant, la silhouette contre le ciel, des maisons.

Puis nous obliquâmes, en direction du désert de Libye, vers le plateau de Saqqarah dans les sables et les rocs duquel se trouvait enfouie la nécropole de Memphis et à l'extrémité duquel s'élevaient les grandes pyramides. Nous rencontrâmes, renversée à l'ombre des palmiers, la statue colossale de Ramsès II et un aimable sphynx d'albâtre qui, jadis, devait probablement garder le temple de Ptah.

Nous montâmes ensuite sur le plateau. La lumière était prestigieuse. Elle tombait en raies obliques, épousant de ses angles d'autres pyramides qui, moins célèbres que celles de Chéops, Chéphren et Mycérinus n'en étaient pas moins belles et jaillissaient de la nécropole comme des flammes de pierre.

Parmi elles la pyramide à gradins du pharaon Zozer me parut un prodige d'architecture. Nous courions dans les sables. Georges Sabbagh me suggéra :

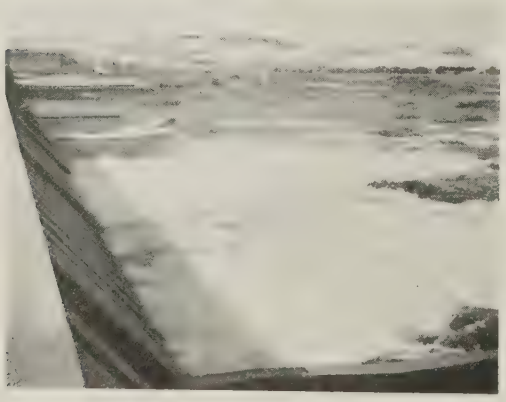
— Tâchons de dénicher Jean-Philippe Lauer. Il est l'architecte français qui depuis vingt-deux ans travaille sur ce plateau à la restauration des monuments de Zozer, ce premier souverain de toute l'Egypte, fondateur probable, vers l'an 3000 avant Jésus-Christ, de la troisième dynastie.



A GAUCHE : LE NIL AU TEMPS DES PHARAONS ET AUJOURD'HUI. — A DROITE : PAYSANS MODERNES ET PAYSANS DANS LES CHAMPS AU TEMPS DES PHARAONS (PEINTURE DU TOMBEAU DE MENA, A THÈBES).

UN ACHETEUR MÉFIANT. — CI-DESSOUS : LA DANSE DU « GRAND BATON », POPULAIRE, VIENT DE HAUTE-EGYPTE. LES SAIDIENS, HABITANTS DU HAUT NIL, Y SONT PARTICULIÈREMENT HABILES.

L'IRRIGATION DE LA VALLÉE DU NIL : CI-DESSUS, UN SYSTÈME MAINTENANT DÉSUET ET, CI-DESSOUS, LE BARRAGE MODERNE D'ASSOUAN.



LOUQSOR. LES DIEUX DU NIL, POUR DÉMONTRER L'UNITÉ DE LA VALLÉE, LIENT LE PAPYRUS DE BASSE-EGYPTE AVEC LE LIS DE HAUTE-EGYPTE.

Nous le trouvâmes, coiffé d'un casque colonial, les yeux protégés de lunettes noires, dirigeant ses ouvriers. Il eut un geste d'impatience, pensant au temps précieux qu'il serait, par courtoisie, obligé de nous donner. Mais quand il s'aperçut de l'intérêt passionné que nous portions à ses travaux il ne nous fit plus grâce d'un seul détail. Pendant près de six heures il nous fallut le suivre dans le dédale des magnifiques tombeaux qui entouraient la pyramide. Nous en admirâmes les fines peintures, les fresques délicates. Elles étaient pour la plupart connues du public. Mariette avait fouillé le plateau dès le milieu du siècle dernier. On voyait encore au creux des dunes l'humble maison du savant. L'ambition de J.-P. Lauer était toute différente de la sienne. En se servant des pierres retrouvées une à une dans les sables, en les examinant, en les mesurant, il reconstituait, partiellement du moins, le formidable ensemble conçu par Imhotep, le génial architecte du pharaon.

Il nous dit :

— Zozer s'était fait édifier sur le plateau de Saqqarah une dernière demeure de la superficie d'une ville, comportant une enceinte fortifiée, des temples et des places dominés par une pyramide à gradins, le tout en calcaire fin — luxe jusqu'alors sans exemple. La statuaire apparaît, ignorée des cultes funéraires du Sud et empruntée sans doute aux liturgies du Nord. Dans une cour spéciale, des chapelles attendaient pour le culte royal les délégations de toute l'Egypte. Et même, visible par un trou percé dans la pierre, une statue, cachée au pied de la pyramide, s'assurait que les porteurs d'offrandes fussent convenablement chargés.

Au point de vue de l'histoire de l'art, les monuments de Zozer avaient une importance capitale. Ils étaient l'apothéose d'une période finissante et la préface de celle qui s'ouvrait avec l'institution de la monarchie pharaonique. Le décor des palais et des maisons de l'âge précédent, dont les constructeurs employaient de préférence le bois, s'y trouvait, pour la seule et unique fois, éternisé dans le calcaire ; mais cet emploi de la pierre allait introduire dans l'architecture des exigences et des possibilités qui élimineraient rapidement les anciennes formes pour leur en substituer de nouvelles qui deviendraient celles de l'art égyptien classique.

Après notre randonnée dans les sables, longtemps nous nous attardâmes dans la maison de J.-P. Lauer. Elle était accrochée sous la pyramide de Zozer, à la cassure du plateau. Des pierres en maintenaient les toits de zinc, que le khamsin aurait pu emporter. Quelques plantes grasses avaient été acclimatées à force d'arrosage par M^me^ Lauer. Les palmiers commençaient plus bas. Des femmes passaient, amphores sur la tête. Notre hôte ne pensait pas en terminer avec son travail avant d'en terminer avec l'existence. Ayant consacré sa vie entière à son travail, il continuait la tradition des grands égyptologues français. Il était le gendre de M. Jouguet, notre célèbre helléniste, qui continuait, passé quatre-vingts ans, à étudier dans la cabine d'un bateau amarré au Caire et qui lui servait d'appartement le mystère des Ptolémées. Cléopâtre le préoccupait. La vallée du Nil s'étendait à nos pieds. Je ne songeais plus qu'à la remonter pour découvrir d'autres sites non moins sacrés.

(A suivre.)

POUR ASSURER L'ALIMENTATION DE PARIS EN EAU IL FAUT PUISER LARGEMENT DANS LA SEINE.

LA PROTECTION CONTRE LES ÉPIDÉMIES

L'EAU QUE NOUS BUVONS

L'EAU est un liquide incolore, inodore et sans saveur. Sans saveur ? Voire. Les Parisiens lui trouvent parfois « un drôle de goût ». Preuve donc qu'elle en a un. Il n'y a pas longtemps, il leur a paru plus que bizarre, répugnant. Leurs doléances ont ému l'Académie de médecine et ont été entendues à l'Hôtel de Ville. Nul n'ignore, du reste, que l'eau que nous buvons est traitée chimiquement, purifiée par la « javellisation » par le chlore.

D'ailleurs, s'il fallait une preuve supplémentaire que l'eau n'est pas un liquide parfaitement insipide on la tirerait de l'existence officielle des dégustateurs d'eau. Vous ignoriez cette profession ? Elle existe pourtant, et les fonctionnaires qui composent ce corps sont recrutés après des épreuves qui attestent, paraît-il, une délicatesse peu commune du palais.

Cette vérification... buccale est une des formes d'un contrôle qu'une administration tutélaire doit aux citoyens. Mais avant de contrôler il faut approvisionner. Or le ravitaillement en eau de la capitale et des centres urbains importants pose des problèmes qui de tout temps se sont posés aux grandes villes. Gens pratiques, les Romains ont multiplié dans l'empire les aqueducs. La Rome de Constantin en comptait plus de vingt qui chaque jour lui déversaient sa ration.

D'où vient l'eau de Paris ? De sources naturelles qu'il a fallu renforcer, parce qu'elles étaient insuffisantes, par un apport d'eau de rivière. En 1893 des sources furent captées à Verneuil-sur-Avre. Elles fournissaient environ 110.000 mètres cubes, leur débit variant du reste avec la pluviosité. Vinrent ensuite le captage de la Dhuys, à Pargnies (Marne), augmentée plus tard par des puits artésiens à Villemomble, puis le captage des eaux du Loing et du Lunair, des sources de la Vaune, grossies des sources du val d'Yonne en aval de Sens, enfin l'adduction des eaux de la Voulzie et du Durteint aux abords de Provins.

Tout ce réseau fournissait environ 450.000 mètres cubes qui pouvaient tomber, sous l'action de la sécheresse, à 250.000 mètres cubes. Jusqu'en 1900 cela suffisait. Aujourd'hui la consommation quotidienne de Paris varie entre 900.000 et 1.200.000 mètres cubes. Il faut donc demander à la Seine et à la Marne 600.000 à 700.000 mètres cubes supplémentaires.

Cette masse liquide doit répondre à un certain nombre de conditions dont la première est la pureté bactériologique. L'eau est en effet le véhicule de germes redoutables. La grave épidémie de typhoïde

GOUTTE D'EAU DE SEINE VUE AU PHOTOMICROSCOPE (ANIMAUX ET PLANTES MONOCELLULAIRES).

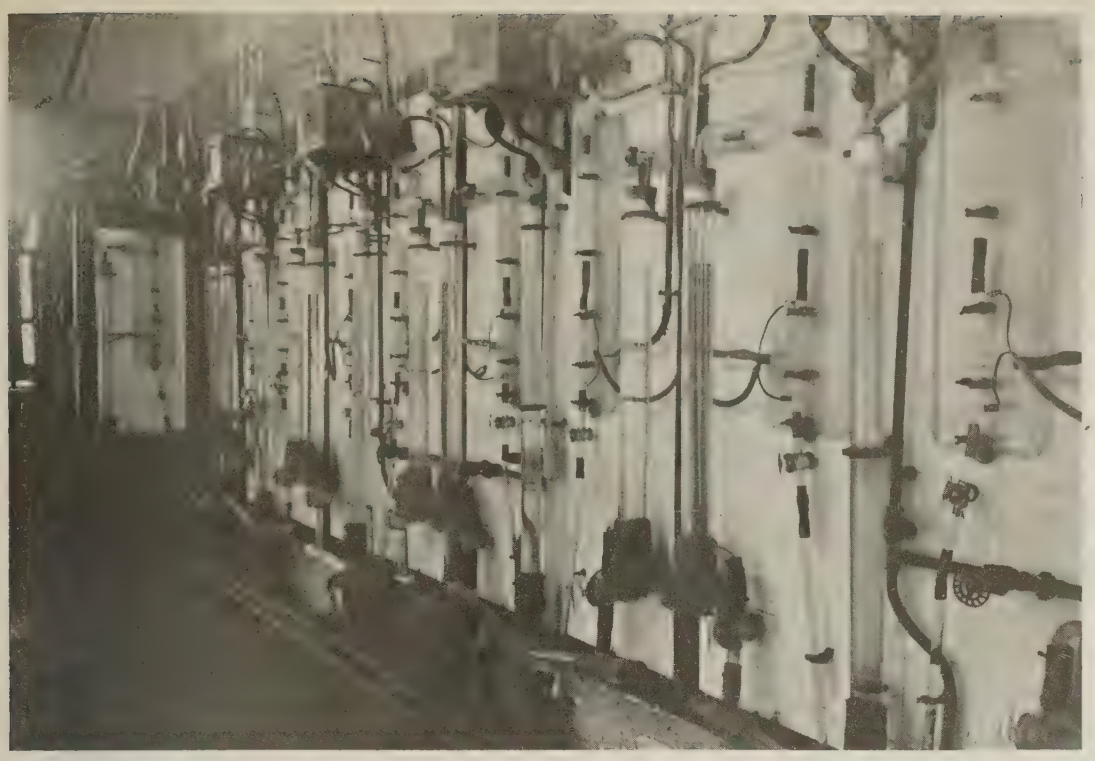
UNE GOUTTE D'EAU DE PRÉFILTRE VUE AU PHOTOMICROSCOPE (ALGUES MONOCELLULAIRES).

RÉPARTITION DE L'EAU DANS LES DIFFÉRENTS BASSINS DE DÉGROSSISSAGE ET DE PRÉFILTRAGE.

de 1900 a orienté les recherches dans ce sens et l'on rend l'eau responsable de la diffusion de dangereuses maladies : typhoïde, choléra, dysenteries bacillaire et amibienne, spirochétose, troubles gastro-intestinaux divers. La poliomyélite même lui serait, au dire de certains, imputable.

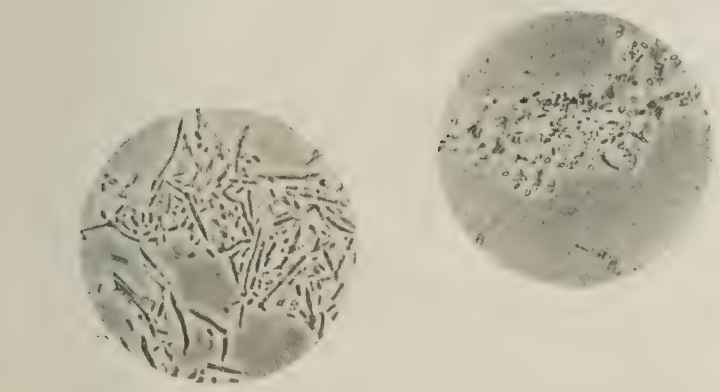
Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que dans l'eau se développent une infinité de microorganismes, les uns inoffensifs, les autres fort pernicieux.

Afin de déterminer la pureté bactériologique de l'eau il convient de la soumettre à une double analyse, quantitative et qualitative. La première a pour objet de donner une numération globale des germes microbiens contenus dans le liquide examiné. On se réfère à une échelle établie par le bactériologiste Miquel et qui permet d'apprécier la pureté de l'eau après les germes qui se développent en vingt-

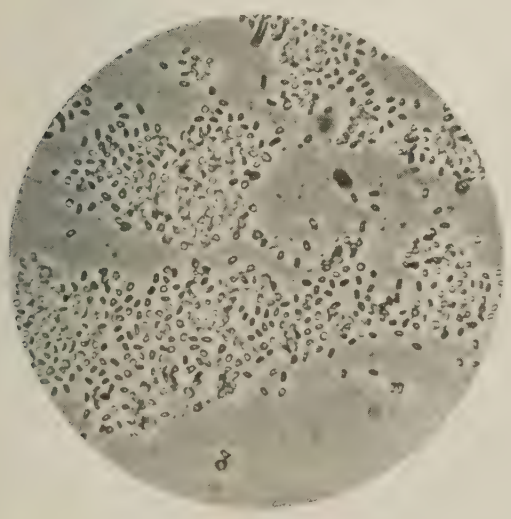


STATION DE VERDUNISATION (TITRAGE DU CHLORE).

LE MICROCOSME D'UNE GOUTTE D'EAU DE LA SEINE QUI CONTIENT : ALGUES MONO ET PLURICELLULAIRES, DIATOMÉES, AMIBES.



MICROBES SAPROPHYTES ISOLÉS DE L'EAU QUI EST DISTRIBUÉE PAR TOUS LES ROBINETS PARISIENS.



UN COIN DU LABORATOIRE OU DES APPAREILS PERFECTIONNÉS DÉCÈLENT LES MICROBES QUI VIVENT DANS L'EAU.

Photographies communiquées par le Dr Juster, de l'Institut Pasteur.

quatre heures sur des plaques de gélatine maintenues à 37 degrés. Entre 0 et 100.000 germes ou plus au centimètre cube s'échelonnent des qualifications qui vont d' « extrêmement pure » à « très impure ».

Observons d'ailleurs que le nombre des microbes enregistré ne peut être un élément exclusif d'appréciation ; observons aussi que la multiplication des germes reprend parfois après la disparition des antiseptiques employés pour l'épuration.

Par l'analyse qualitative on procède à la recherche d'éléments tels que le colibacille. Comme nous l'avons dit, on trouve dans l'eau des germes dont l'ingestion paraît sans effet sur l'organisme humain et d'autres éminemment dangereux, tels que le bacille d'Eberth. Ajoutons que la nature elle-même lutte contre la prolifération d'une flore nuisible. La lumière solaire, l'oxygène, l'ozone, sans parler des protozoaires qui se nourrissent de germes microbiens, assurent une épuration dont on a pu constater, notamment pour l'insolation, les effets énergiques.

Mais cette police naturelle ne peut suffire à l'administration qui amène jusqu'aux robinets de nos appartements le flot de la Seine et de la Marne. Le Service des eaux de la Ville de Paris, qui se subdivise en six sections, a pour tâche essentielle d'exercer un contrôle rigoureux aux différents stades de la distribution. Il emmagasine les émissions des sources dans ses réservoirs de Montsouris, de Ménilmontant et d'Avre et les soumet à un traitement à l'hyposulfite de soude.

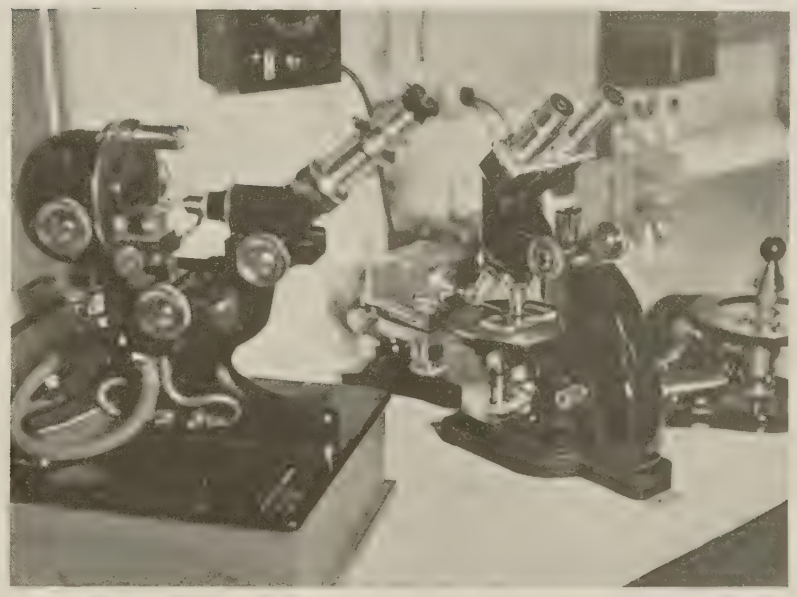
Quant à l'eau de la Marne, elle est recueillie à l'usine de Saint-Maur ; celle de la Seine l'est à l'usine d'Ivry. Ici interviennent les « dégustateurs » habiles à déceler les défauts et qui relèvent les particularités comme d'autres évaluent les qualités d'un grand cru.

L'usine d'Ivry est un établissement remarquablement installé et que dessert un personnel plein d'expérience. On y pratique deux modes de filtrage : le filtrage lent et le filtrage rapide. L'opération se fait sur une couche de sable et permet le traitement de 10 mètres cubes d'eau par mètre carré de filtre en vingt-quatre heures. Elle peut être accélérée par l'addition de sulfate d'alumine. D'autres appareils permettent un rendement sensiblement plus élevé. Le filtrage est précédé, comme le montrent nos photographies, que nous devons, ainsi que la documentation de cet article, au docteur Pierre Juster, de l'Institut Pasteur, d'un brassage et d'un préfiltrage.

Il importe aussi de ne laisser subsister aucun mauvais goût. Celui-ci peut provenir du liquide même ; il est alors justiciable de quantités infimes de sulfate d'ammoniaque. Si le défaut incombe au filtre, on le combat à l'aide du permanganate.

Et maintenant tournez votre robinet. On s'est efforcé de vous donner une eau propre, saine et qui n'introduira pas dans votre intestin d'indésirables parasites ou des bacilles pathogènes. Pourtant, il faut en convenir, parmi ces infiniments petits il en est qui résistent aux agents destructeurs. Ils s'accommodent du chlore ; ils passent malgré la verdunisation. Avec eux on n'est jamais quitte, et dans son laboratoire le chercheur finit toujours par en découvrir quelques-uns sous son microscope aux grossissements puissants. La pureté de l'eau, comme celle du cœur, est un idéal.

RENÉ PARNAY.



LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les souvenirs de J.-E. Blanche

Tous ceux qui ont approché Jacques-Emile Blanche ont éprouvé ce que cet homme avait d'attirant et de décevant à la fois. Il semblait devoir répandre autour de lui plus que ce que le plus doué des artistes ou des écrivains eût été capable de faire ou de dire. Et toujours on restait en deçà de ce qu'on attendait, que ce fût un tableau, un écrit, un propos. Le pis est que Blanche le discernait très bien lui-même et que son infériorité relative s'aggravait du sentiment de la supériorité qu'il aurait pu avoir en tout. Etait-il ouvert à trop de choses ? Son malheur fut-il d'être à la fois un peintre du second rang et un écrivain du troisième ? Non, on eût regretté de sacrifier une seule de ses innombrables antennes. Mais ce n'était pas plus que des antennes, infiniment aptes à correspondre avec tout génie qui passât à leur portée et désolées que le don créateur du génie leur fût si peu départi à elles-mêmes. Jamais, je crois, le complexe d'infériorité n'a rongé davantage un homme plus comblé de ressources virtuelles — sans compter les dons de la naissance et de la fortune, qui lui rendaient toute carrière trop facile pour ne pas mettre en évidence les carences toutes personnelles qui l'empêchaient d'y triompher.

Trois générations de bourgeoisie authentique aboutissaient à ce Parisien en qui survivait tout un monde. Les deux docteurs Blanche — son grand-père et son père — avaient soigné dans leur clinique de Passy tous les névrosés célèbres, de Nerval à Maupassant. La famille Blanche était une de ces dynasties de notables — selon l'expression de Daniel Halévy, sorti lui aussi de cette aristocratie bourgeoise — qui constituèrent pour une part l'armature de la société parisienne au siècle dernier. Son mariage avec la fille de John Lemoinne, du *Journal des Débats*, avait achevé d'établir Jacques-Emile Blanche au premier rang de cette société-là. Il connaissait son Tout-Paris sur le bout du doigt. Ce seul aspect aurait suffi à faire de lui un personnage caractérisé : l'homme du monde traditionnel, avec toutes les ouvertures qu'il peut avoir sur la vie officielle des lettres et des arts. Ajoutez-y la société londonienne, où Jacques-Emile avait été introduit dès sa prime jeunesse. De Dieppe, où il eut toute sa vie sa résidence de campagne (il est mort en 1942 à Offranville), il traversa si souvent la Manche que l'Angleterre lui fut une seconde patrie.

Cependant cette situation sociale héritée n'empêchait pas que Jacques-Emile ne fût extrêmement en éveil à l'égard de tout ce qui pointait de nouveau dans la vie artistique et littéraire. Sans les antennes dont j'ai parlé, on le voit très bien prisonnier des admirations conformistes et des valeurs académiques. Mais toujours il était allé au-devant des talents jeunes et souvent des génies encore ignorés. A l'époque où régnait Bonnat, il était l'ami de Renoir et Degas, et il avait connu Manet. Il fit le portrait, quand ils avaient vingt ans, de tous les écrivains appelés à devenir célèbres, de Barrès à Proust, de Gide à Cocteau. A quatre-vingts ans il avait gardé cet esprit d'avant-garde et cette inlassable curiosité.

Dans les années d'avant 1940, il continuait de recevoir, le dimanche après-midi, quelques fidèles — qui certains jours se faisaient à vrai dire assez rares. Je ne me suis jamais ennuyé, cependant, à écouter Jacques-Emile Blanche dévider dans la conversation son monologue à peine interrompu, de sa voix marmonnante qui bredouillait les pires méchancetés avec une sorte d'inconscience imperturbable. Cette méchanceté a servi de célébrité fâcheuse au pauvre Jacques-Emile. Je crois qu'elle tenait au refoulement que faisait en lui l'impuissance à exprimer, par le pinceau ou par la plume, le génie sans issue que son être renfermait. La vérité qui eût resplendi sur les œuvres d'un grand artiste sortait de lui sous une autre forme, en révélations et en jugements impitoyables sur les œuvres et sur la vie des autres hommes. Dans l'immense salon de la rue du Docteur-Blanche (c'était l'ancien atelier, douze mètres sur douze et treize de haut) on voyait Jacques-Emile se lever, avec la parfaite urbanité qu'il avait, pour reconduire jusqu'à l'antichambre un visiteur qui était souvent un intime et vieil ami. A petits pas, boitant un peu (il avait un épanchement de synovie chronique à un genou), il disparaissait avec lui derrière la porte, continuant encore quelques minutes le dialogue commencé. Le visiteur enfin parti, la porte se rouvrait et Jacques-Emile rentrait dans le salon. Son ami avait-il seulement fait cinquante mètres dans la rue ? Ce que Blanche, en deux mots, avait déjà pu dire de lui était effroyable... Souvent moi-même, au moment de prendre mon chapeau et comme Blanche me serrait la main, je me suis demandé comment il m'assaisonnerait l'instant d'après. Je ne puis pourtant consentir à appeler méchanceté cette acidité incorrigible d'une nature malheureuse.

Le lecteur sera déçu, d'ailleurs, s'il attend que la malveillance fasse le sel des mémoires posthumes de Jacques-Emile Blanche, dans *la Pêche aux souvenirs* (Flammarion). On en trouve infiniment moins qu'il n'en distillait dans ses propos. Pour le reste, c'est bien la suite de la conversation de Jacques-Emile : décousue, prolixe, craignant de rien perdre de tout ce qu'elle détient — mais il y en a trop. Ainsi le salon d'Auteuil était-il trop encombré de richesses : tapis chinois, cheminée du XVIII[e], bibliothèques de laque noir et or, porcelaines de Nankin, paravents de Coromandel, bronzes de Rodin, bustes grecs, miniatures persanes, meubles anciens de toutes sortes, sous le soleil éteint de l'imense tambour-plafonnier couleur safran, qui avait été jadis illuminé par soixante becs de gaz. Jacques-Emile était comme son salon. Dans « la pêche aux souvenirs » l'embarras venait de l'abondance du poisson. Ce vieillard avait d'ailleurs moins le goût de radoter sur le passé que de fouiner dans le présent. Cela commençait souvent par d'interminables bavardages, des potins, des commérages. Mais l'on sentait que sans cesse on courait la chance d'un mot qui entrerait dans le vif et qui pouvait aller loin. On n'était pas toujours désappointé. Jacques-Emile avait gardé un redoutable sens critique quant à la valeur de tout ce qui lui était échu. Certes quand il nous dit qu'on le força d'entrer à l'Institut, nous nous rappelons qu'il cachait mal son contentement de revêtir l'habit vert. Mais il faut ajouter que le jour où Despiau fut battu à une élection académique, Jacques Blanche décida de ne plus remettre les pieds sous la Coupole.

Je le vis pour la dernière fois aux obsèques de la chère M[me] Blanche, qui avait été la plus exquise maîtresse de maison dans la villa d'Auteuil. Les deux époux s'étaient adorés. Pour les funérailles de sa femme Jacques-Emile se mit en habit et en haut de forme selon les anciens rites. C'était en juin 1939. La chaleur était accablante. Au cimetière de Passy la silhouette noire et boitillante du veuf sautait de biais parmi les tombes, sous le soleil implacable. Jacques-Emile Blanche a disparu à mes yeux sous la forme de cette vision hoffmannesque. On allait entrer dans la guerre. Elle acheva de combler, en un sens, cet homme qui avait vécu dans la hantise de la catastrophe. A tout ce que son talent inégal avait craint de manquer trop bien, son pessimisme lucide ajoutait ce qui selon lui ne raterait pas : le grand soir, la révolution, la guerre, la fin du monde. Cette prophétie qu'il avait tant ressassée fut ce qu'il réussit de mieux. C'était bien la fin d'un monde, où Jacques-Emile est entré avec assez de vie encore pour jouir du triomphe affreux de l'avoir si bien prédite.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Le Soulier de satin. — Loulou

La Comédie-Française a donc enfin repris cet extraordinaire *Soulier de satin*, créé au plus noir de l'occupation, et dont le succès en profondeur apparut alors déjà comme une promesse de salut. Elle l'a repris dans sa somptuosité première, avec cette foi, cet enthousiasme, cette chaleur de cœur, ce goût des choses grandes et nobles qui justifient, dans ses meilleurs moments, le prestige dont elle jouit dans le monde. Remercions-en M. Pierre-Aimé Touchard, mais ayons aussi un mouvement de gratitude pour M. Jean-Louis Vaudoyer qui, en des circonstances difficiles, voulut et réussit à porter à la scène la pièce la plus ambitieuse, la plus vaste, la plus touffue et, au total, sans doute la plus belle de tout le théâtre claudélien.

Car on aime à penser que, moins parfaite de lignes que *l'Annonce*, moins accomplie dramatiquement que *le Pain dur*, cette œuvre énorme, diffluente, plus audacieuse que les inventions les plus échevelées du théâtre élisabéthain, apparaît cependant comme la plus représentative de l'étrange génie de son auteur. Claudel, l'ayant commencée à Paris en mai 1919, en poursuivit l'élaboration à Tokio, où il la termina en décembre 1924. Cinq années pour mener à bien une entreprise de cette envergure, ce n'est assurément pas trop. Le dramaturge était alors ambassadeur de France. L'incompréhension de ses contemporains avait de quoi le rebuter. Il est permis de penser qu'en écrivant son « action espagnole en quatre journées » il n'espérait guère qu'elle pût être représentée un jour. Ne déclarait-il pas, dans son préambule : « ... après tout il n'y a pas impossibilité complète que la pièce soit jouée un jour ou l'autre, d'ici dix ou vingt ans, totalement ou en partie » ? Il aura attendu, en fait, un peu moins de vingt ans, mais il faut bénir cette incertitude où il était et même l'aveuglement des directeurs et du public de 1925 car son scepticisme à l'égard de la justice qui devait pourtant finir par lui être rendue lui a permis d'en prendre à son aise avec les contraintes de la scène. Il a eu loisir, dans son officielle retraite extrême-orientale, de s'étaler dans toutes les directions, de s'abandonner librement à sa fougue lyrique, de faire appel à tous les éléments du spectacle, je veux dire du drame, voire du mélodrame, à la farce, de la méditation mystique à la bouffonnerie truculente,

« Le Soulier de satin. » Marie Bell, Yonnel, Clariond, Chevrier.

de la psychologie galante à la facétie baroque, du fond musical à l'intermède prosaïque, mais qui apporte dans cette longue histoire la détente nécessaire.

« Deux voies, nous dit la notice jointe au programme, s'offrent au chrétien à la recherche de Dieu : il peut ou bien se confier directement à lui, ou bien aller à Dieu par ce qu'il a en soi de « nombreux, de laborieux et d'entre-» mêlé », et à travers le même désir. » Autrement dit, son péché même acheminant la créature vers la grâce, c'est la tentation surmontée, même au prix de chutes douloureuses, qui la sauvera. Ainsi Rodrigue et doña Prouhèze, personnages centraux de cette « action espagnole », sans vouloir jamais renoncer à leur amour, trouveront dans la force même de leur sentiment le courage de le dominer. Et il se trouve qu'une pièce si profondément chrétienne et pénétrée de spiritualité est, en même temps, par la chimie particulière au génie claudélien, la plus chargée, comblée et comme ruisselante de vérité familière, de substance charnelle.

La version intégrale du *Soulier de satin* comprend quatre journées. La version pour la scène, « abrégée, notée et arrangée en collaboration avec Jean-Louis Barrault », a été ramenée à deux parties, et je veux bien que cet émondage ait été nécessaire, puisque la représentation dure malgré tout plus de quatre heures et demie. Il est donc vain de se lamenter sur des sacrifices acceptés par l'auteur lui-même. Je regrette pourtant que de nouvelles coupures aient été apportées à cette seconde version déjà considérablement allégée. Je ne me console pas, par exemple, de la suppression de l'épilogue, et surtout de la scène finale. D'abord parce que celle-ci est fort belle en soi ; ensuite parce qu'elle figure comme le couronnement de l'œuvre. On a prétendu qu'elle rompait la ligne générale, qu'elle nuisait à son harmonie et formait un épisode superfétatoire. Ce n'est pas mon avis. Que l'ancien vice-roi des Indes soit devenu l'esclave d'un soudard qui, ne sachant que faire de lui, le donne à une religieuse au service des pauvres, voilà qui achève le tableau des vanités. Rodrigue infirme et misérable se sent enfin délivré de sa malédiction et peut tourner son regard vers l'éternité où il retrouvera une Prouhèze sublimée.

En revanche il me semble que la scène VIII de la deuxième partie entre le vice-roi de Naples et doña Musique aurait pu être coupée sans dommage pour l'architecture de la pièce telle qu'elle nous est donnée. Non pas qu'elle ne soit d'une haute qualité poétique. Mais les scènes qui expliquaient, légitimaient la présence de doña Musique ayant presque toutes disparu, l'argument n'apparaît plus très clair.

La vérité, c'est que l'on souhaiterait, au moins une fois, la représentation intégrale de la première version. Les claudéliens déterminés y rencontreraient de puissantes satisfactions, sans parler de l'auteur lui-même. Pourquoi serait-ce impossible ?

Quoi qu'il advienne, dans l'état présent des choses, et compte tenu de la difficulté d'une aussi vaste réalisation, la Comédie-Française a accompli un magnifique effort. La mise en scène de J.-L. Barrault est probablement la meilleure de toutes celles qu'il nous a données, tant par la distribution des acteurs sur le plateau que par l'habileté des éclairages, la simulation des vagues marines sous l'espèce de remuantes grappes féminines (notons que l'indication est dans le texte) et, d'une façon générale, l'exécution de tous les détails qui concourent à la beauté du spectacle. Décors et costumes de Lucien Coutaud sont d'un faste et d'une couleur dignes de l'œuvre ; la musique d'Arthur Honegger, tour à tour suave et vigoureuse, soutient sans défaillance le déroulement d'une action dont la multiplicité ne lasse pas, de par la célérité de l'agencement scénique.

Reste l'interprétation. Elle est presque entièrement satisfaisante, et pour certains artistes, remarquable. Au premier plan se détache M^me^ Marie Bell. A chacune de ses nouvelles manifestations l'on s'aperçoit à quel point elle pouvait manquer rue de Richelieu. On ne l'oubliera plus dans doña Prouhèze. Aussi intelligente que sensible, elle y est successivement altière et déchirée, minaudante et pathétique. Elle a le geste exact, la voix profonde, la variété dans le jeu et la puissance d'expression, ce qui s'appelle enfin la maîtrise. Après elle je citerai M. Aimé Clariond — autre transfuge heureusement retrouvé — ardent, subtil, insinuant, l'incarnation même du renégat don Camille. M. Jean Chevrier a suppléé par la conviction du jeu à la difficulté du rôle de Rodrigue, pour lequel il ne semble pas très indiqué. MM. Jean Yonnel, solennel don Pélage, appelle la louange, et Jacques Charon, annoncier qui ne fait pas oublier Pierre Dux, ne manque pas de fantaisie. M^lle^ Mony Dalmès, en doña Musique, m'a un peu déçu. Je sais bien que M^me^ Madeleine Renaud avait marqué le rôle de toute sa gracieuse personnalité, mais était-ce une raison pour l'imiter à ce point ? M^lle^ Mony Dalmès n'a-t-elle pas assez de talent pour voler de ses propres ailes ? Je suis bien sûr du contraire. M. François Vibert a été un astucieux don Rodilard, et M. Robert Hirsch a exagéré le côté caricatural du Chinois, tandis que M. Jean Davy était fort à l'aise dans la peau de don Balthazar. La belle, la réconfortante soirée !

Après cela je ne me sens guère le cœur de dire le peu de bien que je pense de *Loulou*, comédie en trois actes de M. Robert de Thiac représentée au théâtre Verlaine. Pauvre Lélian ! Si on lui avait dit que son nom couvrirait un jour un ouvrage non pas mal construit à proprement parler, mais d'une telle vulgarité d'accent ! Autour de moi des bonnes gens riaient. J'en donne acte à l'auteur et à M^me^ Maximilienne, la meilleure sur le plateau, et préfère m'en tenir là.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Les Trois Caballeros

La guerre a opéré bien des métamorphoses imprévisibles. L'une des plus inattendues sans le moindre doute est celle qui a transformé notre excellent ami Donald Duck à la fois en instructeur militaire et en agent diplomatique.

On sait en effet que, s'il ne fut pas mobilisé, comme William Wiler et Frank Capra entre autres, Walt Disney travailla pendant les hostilités pour les services cinématographiques de l'armée américaine. Les spécialistes savent depuis longtemps que le dessin animé est le plus parfait des instruments pédagogiques. Son prix élevé et la routine administrative ont été les seuls obstacles qui l'ont empêché dans toutes les écoles sinon de remplacer les manuels, tout au moins de les reléguer au second plan. Ces considérations n'ont plus la même valeur en temps de guerre, et les G. I. reçurent une instruction militaire où le dessin animé était employé dans nombre de cours.

L'activité normale des studios de Walt Disney n'en fut que ralentie et non arrêtée. En même temps elle s'aiguilla dans une direction que n'aurait en tout cas pas déconseillé le Département d'Etat. Parallèlement à leur effort de guerre les Etats-Unis se préoccupaient beaucoup d'assurer l'unité morale du continent américain en améliorant leurs relations avec les autres pays. Or ceux-ci, s'ils consomment à peu près exclusivement les produits d'Hollywood, ont des raisons sérieuses de n'en être pas satisfaits du point de vue de leur orgueil national. Une ancienne mais fâcheuse tradition veut que dans les films américains le traître porte une petite moustache, ait le teint sombre et soit vêtu avec une élégance exotique : bref qu'il ait l'apparence d'un Mexicain ou d'un Sud-Américain. Il s'agissait de panser cette plaie d'amour-propre, et toute l'équipe de Walt Disney, Donald Duck en tête, prit l'avion vers le Sud pour en rapporter une image plus favorable de ces populations désormais alliées.

Deux films résultèrent de cette expédition : *Saludos Amigos* d'abord et *les Trois Caballeros* ensuite, qui, tout en remontant à cinq ans, viennent seulement d'être projetés en France.

Walt Disney en profita pour mettre au point sa technique consistant à mêler le dessin animé et la cinématographie en couleurs. Encore balbutiante dans *Saludos Amigos*, elle obtient quelques résultats dans *les Trois Caballeros*, mais n'atteindra la maîtrise que dans *Mélodie du Sud*.

Pour jouer dignement son rôle d'ambassadeur Donald Duck se vit obligé de dominer son caractère et de faire preuve d'une exquise urbanité dans ses rapports avec ses nouveaux amis, le perroquet Joe Carioca, qui symbolise le Brésil, et Panchito, le volatile mexicain. Je n'irai pas jusqu'à dire que nous

DONALD N'IGNORE PAS LE PENCHANT DES BRÉSILIENNES POUR LA SAMBA.

ne regrettons pas l'ancien Donald : colérique, violent, sournois, rageur, gaffeur, maladroit, ahuri et guignard. Il ne pouvait rien entreprendre qu'il n'y échouât, qu'il fît preuve de bonne ou de mauvaise volonté, et non seulement il ne se lassait pas de vouloir réaliser les projets les plus insensés, mais il accusait l'univers entier de son échec et persévérait imperturbablement en dépit de tous les mécomptes avec une inconcevable inconscience. Il défiait le ciel au moment même où une tuile allait lui tomber sur le bec. Il insultait un ennemi à l'instant où celui-ci s'apprêtait à l'écraser sans défense possible. Il se glorifiait de ses capacités juste quand il donnait la preuve de sa légèreté et de son impudence. C'était l'agent provocateur de la fatalité.

Dans son conformisme nouveau, mais pittoresque, Donald a par bonheur conservé un de ses anciens traits : une lubricité naïve qui l'apparente quelque peu à Harpo Marx. Il ne peut pas voir une jolie fille sans se jeter dessus. Son créateur lui a fait la partie belle en rassemblant les Brésiliennes les plus déhanchées par la samba et les Mexicaines les plus agréablement déshabillées. Depuis les célèbres « bathing beauties » de Mack Sennett on n'avait pas tiré parti de la vénusté du corps féminin avec autant de fraîche insouciance. Je me rends bien compte que ce genre d'images frôle dangereusement le pittoresque de la carte postale et la sensualité du placard de publicité, mais il faudra bien se décider un jour ou l'autre à faire l'apologie du mauvais goût quand celui-ci se reconnaît comme tel.

Néanmoins il est juste de reconnaître que Walt Disney triomphe dans les sketches qui ressortissent à sa manière traditionnelle : d'une part celui du pingouin du pôle Sud qui veut à tout prix connaître le *dolce farniente* des tropiques ; d'autre part le feu d'artifice final où les lignes, les couleurs et les mouvements composent une symphonie abstraite qui se marie si parfaitement avec la musique qu'on ne peut plus douter de se trouver en présence de la forme artistique définitive que les siècles précédents ont vainement cherchée à travers le ballet.

PETITES CHRONIQUES

Une délégation de la presse périodique finlandaise en voyage d'étude à Paris a visité à Bobigny les ateliers dont les presses sortent chaque semaine *France-Illustration*. Nos confrères finnois se sont particulièrement intéressés, comme le montre la photographie ci-dessus, au tirage en couleurs de la couverture de notre numéro de Printemps.

MICROPHOTOGRAPHIE

Ce nouvel appareil miniature, unique au monde, est exposé actuellement à New-York au musée des Sciences et de l'Industrie, où se tient une exposition de produits fabriqués en Allemagne. Il utilise des films de 6 millimètres, son objectif est de F 2,5 et sa vitesse maximum de prise de vues est de 1/125 de seconde. Le prix de vente est d'environ 100 dollars. La totalité de l'appareil tient dans la superficie d'une montre-bracelet.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ART CHRÉTIEN :

L. Lefrançois-Pillion, *Notre-Dame de Paris* (Plon, 63 pages et illustrations). « Il n'y a pas en France, nous dit l'auteur, un monument qui soit aussi difficile d'aborder avec des yeux neufs et un esprit dégagé de toute idée préconçue que Notre-Dame de Paris. Il faut avant tout l'exorciser de deux illustres fantômes, ceux de Victor Hugo et de Viollet-le-Duc; celui d'un romantisme qui en a faussé l'esprit, tout en contribuant puissamment à sa gloire ; celui d'une doctrine archéologique outrancière qui a voulu le réduire à l'unité. »

Notre-Dame est l'église mère d'une ville née d'un fleuve, ayant une île pour noyau. En la regardant du quai de la Tournelle on pense tout naturellement à la nef des arches de Paris, à laquelle les arcs-boutants de la cathédrale font une ceinture d'avirons au repos.

Les sculptures les plus « populaires » de Notre-Dame sont les figures d'amortissement et les monstres tendus vers l'espace dus à l'ingénieux crayon de Viollet-le-Duc et que beaucoup de Parisiens — même avertis — prennent pour des œuvres originales. « Les bêtes de cette ménagerie ont trop d'esprit ; elles sont trop anthropomorphes : ce sont des créations en marge de l'art du moyen âge plus encore que d'adroits pastiches.

Mais l'enchantement — justifié, celui-là — de Notre-Dame, ce sont ses roses, prodigieuses verrières qu'Emile Mâle comparait à « de grandes fleurs de deuil éblouissantes et tristes » et dont Claudel disait que « leur double soleil est le plus beau et le plus pur de tous ». Dès 1323 le philosophe Jean de Jeaudun défiait le monde entier d'en montrer de semblables.

L'HISTOIRE RELIGIEUSE DE L'ORIENT :

Les Ecrits primitifs du bouddhisme, textes traduits et édités par Edward J. Thomas, traduction S. Glachant (Adyar, 221 pages). Pendant quarante-cinq ans Bouddha a instruit ses disciples, allant de cité en cité « pour le bien, le profit et le bonheur des hommes et des dieux ». La légende veut que, fils de roi, il ait passé ses années d'éducation dans le luxe, loin du sombre arrière-plan de la vie, jusqu'au jour où découvrant la maladie, la vieillesse et la mort il s'enfuit pour trouver le chemin du salut. Sa mort serait survenue en 484 avant Jésus-Christ. On ne l'a jamais traité de « divin », mais il est placé plus haut que les dieux, car ceux-ci ne sont représentés ni comme omniscients, ni comme permanents dans leur état céleste.

Ce livre réunit les principaux textes, les « Ecritures », qui forment l'enseignement d'origine, le « corps de doctrine » du bouddhisme.

Dans cette doctrine le nirvâna correspond à ce que les autres religions nomment le salut. C'est la possession d'un état de paix qui doit être entièrement acquis par les efforts de l'individu. D'où un plan d'entraînement propre à réaliser la concentration, étape vers la fin dernière, la libération. Même si nous ne savons pas s'il y a ou non une vie future, il vaut mieux miser sur son existence. Celui qui y croit se comportera de telle façon qu'il sera plus heureux en ce monde, et même s'il n'y a pas de vie future, il ne perdra rien à la mort. S'il y en a une il gagnera certainement. On retrouve là le célèbre argument du « pari » dans les *Pensées* de Pascal.

Les préceptes de morale abondent. « Dormir après le lever du soleil, courtiser les femmes des autres, se faire des ennemis, mener une vie inutile, avoir de mauvais amis, être d'une grande avarice : ces six choses ruinent un homme. »

LA RÉVOLUTION DE 1848 :

Paul Bouteiller, *la Révolution de 1848 vue par les Hongrois* (Presses Universitaires de France, 166 pages). Le centenaire de la révolution de 1848 aura plus fait pour nous la faire connaître que le siècle dont il ferme le cycle. Les témoignages dont fait état M. Bouteiller sont d'autant plus suggestifs qu'à cette époque les liens spirituels de la France et de la Hongrie étaient plus étroits qu'ils ne le furent jamais. Lorsque le romantisme triompha en France, il y eut à Budapest une véritable « fièvre française ». On guettait avec impatience l'arrivée du courrier postal de Vienne. Et les commentaires furent enflammés : « C'est une république comme il n'y en eut jamais de pareille, dit le *Budapest Hirado*. L'impossible et le chimérique y sont alliés au sublime. Mais la révolution marque en Europe orientale l'éveil des nationalités. « Ce fut, dit le *Kossuth Hirlapja*, la tunique de Nessus que les hommes d'Etat renversés laissèrent aux nations qui avaient brisé leur pouvoir et fait échouer leurs projets. »

ALBERT MOUSSET.

LÉGION D'HONNEUR

L'administration, la rédaction et le personnel de *France-Illustration* sont heureux d'enregistrer dans la récente promotion de presse de la présidence du Conseil la nomination au grade de chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur, à titre exceptionnel, de leur directeur général, M. Gilbert Cahen-Salvador.

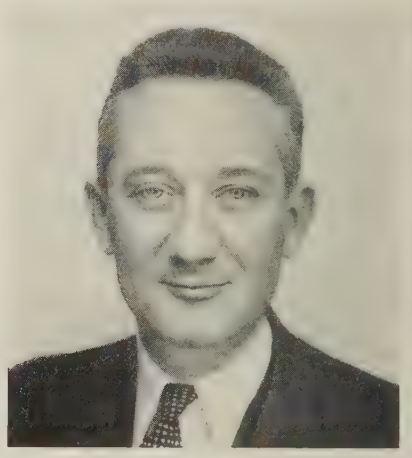
Nous relevons également dans les promotions à titre militaire de la Défense nationale la nomination au même grade de notre collaborateur Alfred Silbert. Nous adressons aux deux nouveaux promus nos félicitations cordiales.

EN MARGE DU SALON

Après *la Conquête de la science, l'Age de la chimie, le Monde des formes,* la collection « Savoir » d'Arthème Fayard s'enrichit du *Siècle de l'avion,* par Henri de Lévis-Mirepoix et Henri Beaubois.

Pour faire entrer en un seul volume, même de près de 500 pages, l'histoire de la technique aéronautique, de l'aviation militaire et civile, le minimum d'aérodynamique indispensable à la compréhension du pilotage, les éléments de thermodynamique qu'exige la connaissance du moteur à explosion, du turboréacteur et de la fusée, il faut beaucoup de connaissances et de talent. Les deux spécialistes qui ont accepté ce travail ne manquent ni des unes ni de l'autre.

Henri de Lévis-Mirepoix, capitaine de frégate à la fin de la guerre après un brillant commandement dans la R. A. F., est aujourd'hui inspecteur général de l'aviation civile. Henry Beaubois, qui depuis quelque quarante ans suit les progrès de l'aviation en adepte passionné et pratique lui-même tous les modes de locomotion aérienne, est un des meilleurs collaborateurs de l'Institut français du transport aérien. Leur synthèse ouvrira au profane qui acceptera de les suivre les horizons illimités « d'une aventure, d'une arme, d'une science et d'une industrie » qui peut définir aussi bien notre siècle que les applications plus récentes de l'énergie nucléaire.



HENRI DE LÉVIS-MIREPOIX.

DES RÉALISATIONS FORCÉES EN BOURSE
ont ramené les cours de beaucoup d'actions à des prix très inférieurs à leur valeur réelle. Il convient de choisir dès maintenant un certain nombre d'entre elles, dont la rentabilité demeurera intéressante pour l'avenir.
Pour vous aider dans ce choix, **lisez chaque semaine :**

L'OPINION

Économique et Financière
Le journal le mieux informé de la Bourse dont le tirage est **exclusivement** réservé à ses abonnés.
Abonnements un an : 600 fr. ; 6 mois : 350 fr.
Essai un mois : 50 francs.
1, rue Saint-Georges – C. P. Paris 5110-71.

NOUVELLE COLLECTION HISTORIQUE
LOUIS GARROS
LE GÉNÉRAL CAMBRONNE
Une vie peu connue, ardente et mouvementée. Un livre plein d'entrain, fourmillant d'anecdotes.
Un vol., 288 pages, 13 hors-texte. 450 fr.
CALMANN-LÉVY

Un évènement Littéraire !
COLLECTION COMPLÈTE DES
PRIX GONCOURT
(1903-1948)
Editée sous l'Egide de l'Académie Goncourt
Tirage limité à 2.750 ex. numérotés sur Velin Crèvecœur crème filigrané du Marais format in-octavo 15 × 20
950 Frs le volume
Souscription à l'ensemble de la Collection
Parution : 4 volumes par mois
Soit : 3.800 Frs
Specimens et Bulletins de souscription sur demande à :
CHARVET - Editeur - 26, Avenue de la Costa - MONACO
PARIS : 98, Avenue de Suffren

LES MEILLEURS DISQUES

La musique enregistrée est en plein essor depuis l'application qui lui est faite des nouveaux procédés dits « de haute fidélité ». Ils assurent une reproduction des timbres respectifs des instruments ou des voix. Il en résulte un relief sonore parfois trop accusé.

Cependant cette technique nouvelle bien appliquée aboutit à de somptueuses réalisations : c'est le cas pour les *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski, orchestrés par Ravel, qui viennent de paraître (quatre disques Columbia) avec l'Orchestre national de la Radiodiffusion française conduit par P. Kletzki.

Ecoutez notamment le dixième et dernier tableau musical intitulé *la Grande Porte de Kiev*. Kletzki lui donne un caractère de grandeur et de solennité incomparable.

Signalons d'autres réussites : l'émouvant *Concerto* à deux violons de J.-S. Bach, en *ré* mineur, avec les solistes Grumiaux et Pougnet (deux disques Columbia).

Un excellent enregistrement pianistique de Jeanne-Marie Darré dans *Harmonies du soir*, de Liszt (un disque Pathé). Cette remarquable interprète possède à la fois la puissance, la virtuosité et la délicatesse du toucher.

Un beau disque d'orchestre, sous la baguette de Fourestier, la marche hongroise de *la Damnation de Faust*, de Berlioz (un disque Columbia) ; sur l'autre face le prélude de l'acte III de *Lohengrin*.

Une nouvelle édition de *Siegfried-Idyll*, sous la conduite de Toscanini (deux disques Voix de son Maître).

Enfin dans le domaine du chant des fragments de *la Bohème* et de *Madame Butterfly*, par Martha Angelici, dont la voix magnifique est particulièrement phonogénique — quelques éclats cependant dans ses *fortissimi* (un disque Voix de son Maître).

Les airs de *la Traviata*, par Lily Pons, célèbre par la souplesse de sa voix et son art des vocalises (un disque Columbia).

Dans le genre variétés, je recommande un disque Polydor charmant : *Boire un petit coup* et *la Fontaine aux fées*, par les Compagnons de la musique, qui constituent un ensemble vocal particulièrement homogène.

GEORGES SAREVAL.

SERVICES EN PORCELAINE

Les services en porcelaine de Saxe conservent toujours la grande faveur du public. Leur pâte blanche et fine, leur décor aux couleurs chatoyantes, leur forme assez simple (à l'inverse des statuettes d'une grâce souvent trop mièvre) leur valent des estimations dépassant aisément celles des autres productions européennes.

Quelques prix notés au cours de ventes à l'Hôtel Drouot ou en province nous en apportent la preuve. A côté du service de table dont nous reproduisons ci-contre quelques pièces, on a pu voir un service en Saxe du XIX[e] siècle, comprenant cent vingt-cinq pièces, adjugé 290.000 francs, et un autre, moderne, 235.000 francs. Un service incomplet, de diverses marques et époques, a trouvé acquéreur à 135.000 francs, tandis qu'un service à thé et à café (six bols et leurs soucoupes et quatre pièces de forme) du XVIII[e] siècle, à décor chinois et monture or, était poussé à 215.000 francs ; un autre, à scènes de batailles, à 86.000 francs ; enfin un troisième, à décor de paysages animé et fleurs, à 74.000 francs. Un service à café moderne, six tasses, s'est vendu il y a quelques jours 50.000 francs.

La manufacture de Sèvres est — en ventes publiques — la rivale de Meissen. Une partie de service, composée de vingt-quatre assiettes et huit coupes en pâte tendre décorée de guirlandes de fleurs polychromes et or (datées 1770), a été adjugée 115.000 francs, et un tête-à-tête du XVIII[e] siècle, à fond vert, 91.000 francs.

Avec les fabriques de Limoges et de Paris abandonnons les privilèges du XVIII[e] siècle. La libre concurrence et la production industrialisée offrent un choix très varié de porcelaines, mais les prix sont moins élevés : 80.000 francs un service de cent quatre pièces à décor de fleurs (Paris, époque Louis-Philippe) ; 37.000 francs un service à café d'époque Empire à réserves de paysages ; et 33.000 francs pour un service à thé fleuri, à

Chocolatière et légumier faisant partie d'un important service en ancienne porcelaine de Saxe (Marcollini), composée de 68 assiettes, 20 plats et 12 pièces de forme et qui a été adjugé 392.000 francs à l'hôtel Drouot par Me Ledoux-Lebard, assisté de M. Bernard Dillée, expert.

fond bleu et or, de la seconde moitié du XIX[e] siècle. Des services en Limoges se sont vendus de 65.000 francs (décor de fleurs façon Sèvres) à 82.000 francs (fond blanc, bords or et rose, cent trois pièces) et 94.000 francs (décor de corbeilles fleuries, deux cent vingt pièces).

Citons enfin quelques ensembles plus populaires. Une partie de service, composée de deux cent quatre-vingts pièces — surtout des assiettes — en porcelaine de Creil, à décor imprimé brun de scènes historiques ou anecdotiques qui font encore la joie des auberges de province, s'est vendue 95.000 francs ; un service en Gien, à l'imitation du Rouen, 51.000 francs ; un service de table en porcelaine de Gallé à décor héraldique et floral, 40.000 francs ; et un petit service de trente-six pièces « made in Tchécoslovaquie », de style Directoire, blanc et or, 38.000 francs.

FRANCIS SPAR.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La télévision s'infiltre tout doucement dans les mœurs ; les heureux possesseurs d'un poste, comme mon électricien de quartier qui a su le construire lui-même, reçoivent avec cordialité les visites de leurs clients. La netteté des images de *l'Ange de la nuit*, merveilleusement synchronisées avec l'harmonieuse partition de Maurice Thiriet, la qualité des danses quotidiennement télédiffusées valent d'être hautement louées. Les enfants n'écoutent plus à la maison les contes de fées de mère-grand. Ils s'offrent avec une touchante insistance à porter le fer à réparer chez le voisin, où ils s'attardent.

La même transformation s'effectue en douceur dans les habitudes épistolaires ; on n'envoie plus une lettre le dimanche à une mère, à une sœur, à une fiancée souffrante en traitement au sanatorium, on l'invite à écouter un disque demandé pour elle à la radiodiffusion, que ce soit *Au Chili*, interprété par Hélian et son orchestre, ou *la Mer*, chantée par Trenet. Mme de Sévigné en demeurerait stupéfaite.

W.-L. LANDOWSKI.

COURRIER MUSICAL

Vacances de Pâques, vacances des concerts. Profitons-en pour nous souvenir que les semaines passées ont mis en vedette un jeune musicien déjà connu par plusieurs compositions importantes — oratorios, concertos — et que l'exécution récente de la *Première Symphonie* — sa dernière œuvre — et du *Poème pour piano et orchestre* viennent de placer mieux en lumière. Il s'agit de Marcel Landowski. Deux générations d'artistes ont rendu ce nom célèbre. Sculpteurs, peintres, musiciens... beau sujet de fresque académique où chacun des membres de cette famille trouverait sa représentation. Pourtant la musique de Marcel Landowski n'a rien d'académique. Elle s'exprime dans un langage à elle, humain, éclatant d'indépendance et de sincérité. Le *Poème pour piano et orchestre* est une de ses premières œuvres. C'est sa femme, Jacqueline Potier, qui l'exécuta pour la première fois en 1942 chez Pasdeloup et qui depuis le joue partout en France et à l'étranger. C'est sa sœur Françoise qui l'interprétait pour la première fois chez Colonne, et je ne pense pas qu'on puisse en donner meilleure traduction. Impossible de faire davantage corps avec l'œuvre. De quelle noblesse, de quelle gravité méditative n'a-t-elle pas empreint la belle exposition du mouvement initial, estompé sa conclusion dont la sensibilité trouve son prolongement dans le mouvement médian ! Et comme elle a su faire valoir le jeu des contrastes de l'allègre coda à travers les fluidités ravéliennes et les vivacités rythmiques du mouvement final ! Voilà de la musique qui va spontanément son chemin lyrique et poétique. L'écriture, bien conçue pour l'instrument auquel elle se destine, est libre et aérée, mais solide, équilibrée. Le piano soliste est concertant, certes, mais se fond à l'orchestre, qui, dense et nourri, ne l'assourdit pourtant jamais. Je ne m'étonne pas que ce morceau, si jeune encore, fasse déjà carrière.

L. MAURICE-AMOUR.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La Galerie Jean de Ruaz a eu l'heureuse initiative d'organiser une exposition des principales œuvres d'un des artistes suisses qui font le plus d'honneur à leur pays : Ernest Willi. Willi est un bustier, c'est-à-dire qu'il se spécialise dans le portrait en sculpture. Aussi dans cet art difficile il faut être un grand artiste pour émouvoir. C'est le cas d'Ernest Willi. Traditionaliste, il ne cherche pas à créer des formes aventureuses ou bizarres comme certains artistes qui veulent faire du nouveau à tout prix. Il se complaît dans un art sain, observant la réalité et la nature avec une sincérité profonde qui lui permet de pousser plus loin que la transcription de l'apparence de l'être et de dégager avec une pénétrante psychologie toute l'intériorité de son modèle. Et M. Louis Réau, dans une remarquable étude sur Willi, note que cet artiste fait à la fois songer à notre plus célèbre statuaire du XVIII[e] siècle, Antoine Houdon, et à un de nos meilleurs plasticiens du XX[e] siècle, Charles Despiau. Il va même jusqu'à l'appeler le « Despiau suisse », éloge dont plus d'un grand sculpteur contemporain pourrait s'enorgueillir.

D'après ses modèles le métier de Willi varie à l'infini et c'est ce qui rend son art très personnel. Ses portraits d'enfants sont tantôt réalistes, tantôt stylisés, mais toujours empruntés du charme de la jeunesse. Son buste de *Vieil Espagnol* est franc, direct et d'une vérité saisissante qui fait songer à Jean Van Eyck. Le portrait de *Madame Claire Willi*, la tête dans les mains de l'artiste « qui semble à la fois la protéger et la pétrir », est une œuvre d'une intense poésie. *La Tragédie du penseur moderne* et *la Madone du XX[e] siècle* sont deux sculptures révélatrices du maître.

Paris se devait d'exposer l'œuvre d'Ernest Willi, dont le réalisme poétique plein d'intellectualité est si voisin de nos conceptions artistiques.

ERNEST WILLI. « ATHLÈTE. »

A l'occasion de la parution de l'ouvrage *H. de Toulouse-Lautrec, dessinateur*, par Marie Delaroche-Vernet Henraux, les Quatre-Chemins-Editart ont organisé une exposition de dessins de Toulouse-Lautrec.

On a pu dire que sa concision, l'acuité de son observation, la sévérité de son ironie l'apparentent à Jules Renard. Enchanté par le spectacle de la vie, il devint le peintre de Montmartre et des cafés-concerts.

MAURICE SÉRULLAZ.

LES VENTES

SOIXANTE-DIX TABLEAUX
de la collection de feu M. ADOLPHE SCHLOSS
Brouwer, Van Dyck, Van der Helst, L. de Leyde, Molenaer, Van der Neer, Van Ostade, Ruysdaël, Steen, Teniers, Tiepolo, C. de Vos, Van der Weyden, etc.
Galerie Charpentier, 76, Fg-St-Honoré, Paris. Vente, mercredi 25 mai. Expos. le 24 mai. **Me RHEIMS**, 48, rue Laffitte, et **Me BAUDOIN**, 10, r. Gge-Batelière, ass. de M. LEBEL, expert.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE CARMINE
PIER FERREE
51, rue de Seine

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU Lundi 9, Sam. 14 mai à 21 h. (Valmalète)
LE CÉLÈBRE GUITARISTE **SEGOVIA**

11e FESTIVAL DE STRASBOURG
MUSIQUE ROMANTIQUE
du 9 au 21 juin 1949.
avec le concours des : **Chefs** : Charles MUNCH, P. KLECKI, Ernest BOUR, etc. - **Pianistes** : Clara HASKIL, SERKIN, Nikita MAGALOFF. - **Violonistes** : Ginette NEVEU et Adolphe BUSCH - **Flûte** : René LE ROY - **Orgue** : DURUFLÉ - **Chant** : Suzanne DANCO, Elizabeth WYSOR, Elsa CAVELTI, Raoul JOBIN, Gérard SOUZAY, etc. - Musique de chambre : Quatuor BUSCH.
ORCHESTRE NATIONAL
DE LA RADIODIFFUSION FRANÇAISE, etc.
Programme : Messe de Gran de LISZT. Les scènes de *Faust* de SCHUMANN. 4 séances de Lieder et piano. 2 séances de musique de chambre. 2 soirées-sérénades dans la cour du château des Rohan. 3 concerts symphoniques.
Œuvres de WEBER, SCHUBERT, SCHUMANN, CHOPIN, LISZT, BRAHMS, BERLIOZ, CÉSAR FRANCK.
Renseignements et location : à Strasbourg chez S. WOLF (G. Wolf et P. Rouart succ.), 24, rue de la Mésange ; à Paris chez DURAND et Cie, 4, place de la Madeleine, et à la BOITE A MUSIQUE, 133, Bd Raspail.

LES SPECTACLES

PALAIS-ROYAL
VOYAGE A 3
Triomphe comique de J. de Létraz

M. HERRAND **MATHURINS** J. MARCHAT
LE ROI EST MORT...
de Louis DUCREUX
Location ouverte de 9 h. à 11 h.

• ATELIER - ANDRÉ BARSACQ •
LE PAIN DUR
de Paul Claudel
avec Pierre RENOIR, G. MONTERO, Jany HOLT, Jean SERVAIS, Paul ŒTTLY

ATHÉNÉE. THÉATRE LOUIS JOUVET
Ondine
de JEAN GIRAUDOUX
avec
LOUIS JOUVET — PIERRE RENOIR
DOMINIQUE BLANCHAR
LOCATION OUVERTE

MONTPARNASSE - GASTON BATY
Directrice : MARGUERITE JAMOIS
LE ROI PÊCHEUR
MARIA CASARÈS
LUCIEN NAT

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

C'est au printemps

que l'oiseau fait son nid !

... Préparez-vous un home douillet, dès à présent, pour l'hiver prochain. Faites installer des joints métalliques BENOIT sur vos fenêtres et portes. En supprimant les déperditions de chaleur, les joints BENOIT éliminent les courants d'air, les infiltrations de vent, de pluie, le bruit et les poussières.

Par un gain important de chaleur (4° à 6°) vous réalisez une économie de chauffage d'environ 35 %. Les joints métalliques BENOIT, invisibles, inoxydables, sont garantis dix ans.

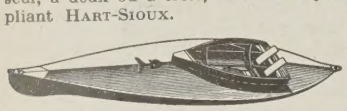
En passant votre commande tout de suite vous aurez la certitude d'être servi en temps voulu; le travail sur bois sec est d'ailleurs préférable.

Références et documentation n° 46 sur simple demande aux Ets E. BENOIT et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (9e). PRO. 27-09.

Représentants pour l'Afrique du Nord : ALGER : M. Heiles, Les Brises, Pointes Pescade. TUNIS : Ce1 de Guérin du Cayla, 45, avenue Jules-Ferry.

WEEK-END, VACANCES...

.. sur l'eau, sur les rivières et les lacs, seul, à deux ou à trois, dans un kayak pliant HART-SIOUX.



Durables, racés et d'un encombrement minimum, les HART-SIOUX, pliés, se casent dans l'auto ou le wagon.

Flâneries au fil de l'eau ou conquête des rapides... joie, sport, santé avec HART-SIOUX.

Maisons d'art. de sport et gr. magasins. Fab. : LA NAUTIQUE SPORTIVE, 17, quai Voltaire, Paris (7e). LIT. 12-72. Demandez le nouveau catalogue.

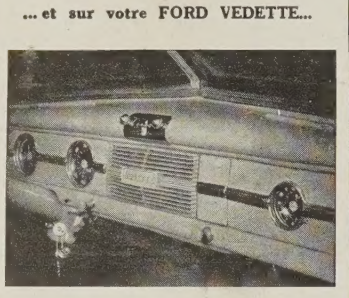
LES COFFRES-FORTS BLINDÉS BAUCHE FORME BLOC

DANS la gamme des fabrications de notre première marque française, les coffres-forts BAUCHE forme bloc trouvent leur place au bureau, à l'usine, dans l'appartement. Équipés des derniers perfectionnements BAUCHE et de la fameuse serrure « Monopole » qui fait corps avec la porte et n'en peut être arrachée, ils sont pratiquement inviolables. Quel cambrioleur serait capable de venir à bout de leurs combinaisons à quatre tubes compteurs qui permettent plus de 200.000 secrets ?

Depuis le petit modèle Ba 10 aux dimensions et à la capacité réduites (42 centimètres de hauteur, 24 décimètres cubes de volume intérieur) jusqu'au grand modèle Ba 71 qui mesure 1 m. 40 de hauteur et a un volume intérieur de 400 décimètres cubes, les coffres-forts blindés BAUCHE offrent à leurs utilisateurs une sécurité totale.

Documentez-vous auprès des coffres-forts BAUCHE, 93, rue de Richelieu, Paris (2e). Tél. RIC. 51-66.

... et sur votre FORD VEDETTE...



...sans modification du tableau de bord, vous monterez un poste radio MONARCH, type V. E. Spécial pour VEDETTE, équipé des fameux tubes américains Sylvania.

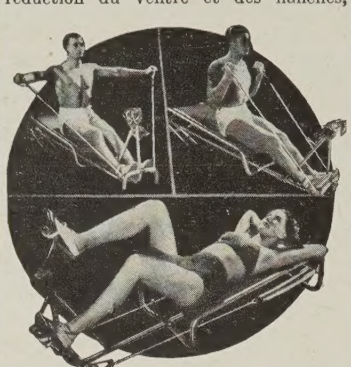
Votre voiture vous apportera ainsi le confort et l'agrément.

Renseignements et essais tous agents FORD et :

MONARCH, 69, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, Paris (17e).

GARDEZ UN CORPS JEUNE

UN quart d'heure par jour d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction du ventre et des hanches,



affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle. Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, ADAMS TRAINER est l'appareil d'exercice en chambre le plus complet, le plus pratique.

Renseignez-vous sans tarder, *gratuitement* vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse* en écrivant à ADAMS, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (FI).

VACANCES

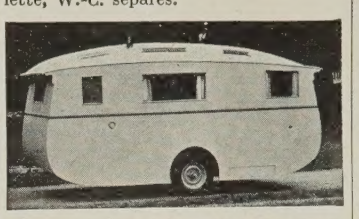
L'HOMME pratique ne néglige jamais d'emporter avec lui ses jumelles HUET. Grâce à elles il pénètre intimement les paysages les plus inaccessibles. Il décuple sa joie en observant les détails les plus précieux des panoramas.

Vous aussi, chers lecteurs, exaltez vos sentiments d'admiration en contemplant les merveilles que la nature prodigue aux yeux avertis, munissez-vous des jumelles HUET, 50 % plus claires grâce à leurs verres à optique traitée, utilisables de jour comme de nuit, en vente chez tous les opticiens.

Vous garderez de vos vacances des souvenirs magnifiques et inédits.

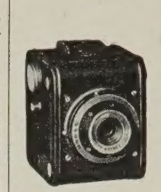
AVANT D'ACHETER UNE CARAVANE

CONSULTEZ les ROULOTTES ALBUET, Caravanes confortables, cuisine, toilette, W.-C. séparés.



LES EXPÉDITIONS POLAIRES FRANÇAISES PAUL-EMILE VICTOR SONT ÉQUIPÉES PAR LES ROULOTTES ALBUET. 131, boulevard Carnot, Le Vésinet (Seine-et-Oise). Tél. 472.

L'APPAREIL POPULAIRE DE CLASSE



ATLAS, appareil photographique breveté entièrement métallique, à bobine 6×9 (12 vues 6×6), a été la révélation du Salon de la Photographie.

Objectif anastigmat ROUSSEL, Trylor 1.4, 5-F. 75 à mise au point frontale de 1 m. 50 à l'infini, obturateur ATOS à 5 vitesses du 10e au 150e de seconde. Poids : 400 grammes. Dimensions : 86 × 73 × 68 mm. Documentation et vente : 5.500 francs, chez tous les revendeurs. C'est une production des Et. PRESS, Le Perreux (Seine).

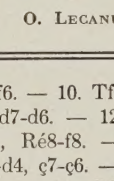
NE VOUS ENCOMBREZ PAS...

... puisque l'équipement de qualité O. L. D. permet de dégager l'intérieur de la voiture en transportant paquets, colis, valises, etc., sur la galerie de toit, sur le porte-bagages arrière et dans la remorque-fourgon.

L'équipement O. L. D. s'adapte à toutes les voitures.

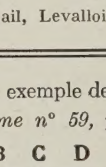
LA GALERIE AMOVIBLE DE TOIT, réglable en largeur, se fixe à la main en un instant, sans percer de trous ; elle ne gêne pas l'ouverture des toits ouvrants. Pour le transport des objets longs : échelles, canoes, cannes à pêche, mâts de tente, la galerie amovible est munie d'un dispositif spécial. Pour le transport des colis très encombrants, les rampes des galeries sont plus hautes. La galerie de luxe, en alliage léger inoxydable, polie, avec tendeurs chromés, outre ses avantages pratiques, donne un cachet d'élégance à la voiture. L'équipement de qualité O. L. D. comprend également :

LES PORTE-BAGAGES ARRIÈRE, de plusieurs types : le porte-bagages standard, le porte-bagages de luxe et le porte-bagages américain ;



LES REMORQUES-FOURGONS, métalliques, surbaissées qui s'attèlent à toutes les voitures. Trois types : 400, 500 et 600 kilos de charge utile ;

LES REMORQUES SPÉCIALES POUR BATEAUX métalliques ; elles sont étudiées pour le transport de tous genres de bateaux à moteur et voiliers ;

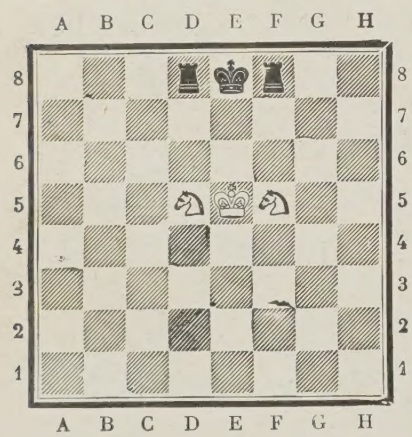


LES PARE-CHOCS de luxe et les MARCHEPIEDS O. L. D. pour enjoliver la voiture.

O. LECANU-DESCHAMPS, 51, rue Raspail, Levallois. Tél. : PER. 01-29.

LES ÉCHECS (N° 56)

Solution de l'étude n° 58.
Henri Rinck
(Les Surprises de la théorie, 1947.)



Les blancs jouent et font nulle.

1. Ré5-é6, Tf8-h8 (1. ..., Tf8×f5. — 2. Cd5-ç7†, Ré8-f8. — 3. Ré6×f5, Rf8-é7. — 4. Rf5-é5 nulle. Ou 1. ..., Tf8-f7. — 2. Cf5-d6†. Ou 1. ..., Tf8-g8. — 2. Cd5-f6†). — 2. Cd5-f6†, Ré8-f8. — 3. Cf6-d7†, Rf8-g8 ;. — 4. Cd7-f6†, Rg8-f8. — 5. Cf6-d7† échec perpétuel.

Ou 1. ..., Td8-b8 (1. ..., Td8×d5. — 2. Cf5-g7† et 3. R×T. Ou 1. ..., Td8-d7. 2. Cd5-f6†. Ou 1. ..., Td8-ç8. — 2. Cf5-d6†. Ou 1. ..., Td8-a8. — 2. Cd5-ç7†). — 2. Cf5-d6†, Ré8-d8. — 3. Cd6-f7†, Rd8-ç8 !. — 4. Cf7-d6†, Rç8-d8. — 5. Cd6-f7† échec perpétuel.

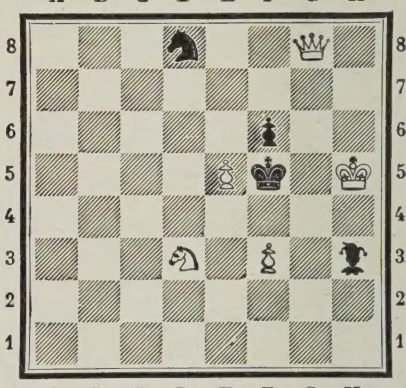
FRÉDÉRIC LAZARD †

Les échecs français sont en deuil. Frédéric Lazard, grand joueur, problémiste et compositeur de finales artistiques, vient de mourir. Je pense que le plus bel hommage à rendre à sa mémoire est de montrer le caractère complet de son génie échiquéen. Voyons aujourd'hui Fred Lazard brillant joueur à la Morphy, nous donnerons dans une prochaine rubrique un autre aperçu de son talent.

Tournoi championnat du cercle de la Régence,
Paris, 13 juin 1909. Prix de beauté.
Blancs : Fred Lazard. Noirs : A. Gibaud, (ex-champion de France).

1. é2-é4, é7-é5. — 2. d2-d4, é5×d4. — 3. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 4. Ff1-ç4, Ff8-ç5. — 5. ç2-ç3, Cg8-f6. — 6. ç3×d4, Fç5-b4†. — 7. Cb1-ç3, Cf6×é4. — 8. 00. Fb4×ç3. — 9. d4-d5, Fç3-f6. — 10. Tf1-é1, Cç6-é7. 11. — Té1×é4, d7-d6. — 12. g2-g4, h7-h6. — 13. h2-h4, Ré8-f8. — 14. h4-h5, g7-g5. — 15. Cf3-d4, ç7-ç6. — 16. Dd1-f3, Cé7×d5. — 17. Fç1-d2, Cd5-ç7. — 18. Ta1-é1, d6-d5. — 19. Fd2-b4†, Rf8-g7. — 20. Té4-é7 !, d5×ç4 (si 20. ..., Ff6×é7. — 21. Té1×é7, Th8-f8. — 22. Fb4-ç3 !, Dd8×é7 forcé. — 23. Cd4-f5††, Rg7-h7. 24. C×D, d5×ç4. — 25. Df3-é4† gagne). — 21. Cd4×ç6 !, Dd8-d3 (si 21. ..., b7×ç6. — 22. Df3×f6† ! !, Rg7×f6. — 23. Fb4-ç3† suivi du mat). — 22. Té7×f7† !, Rg7×f7. — 23. Té1-é7†, Rf7-g8. — 24. Df3×f6, Th8-h7. — 25. Té7-é8†. Les noirs abandonnent car si 25. ..., Cç7×é8. — 26. Df6-f8 mat.

Voici un exemple de Lazard problémiste.
Problème n° 59, par Fred Lazard.



Les blancs font mat en deux coups.
ANDRÉ CHÉRON.

Si vous vous teignez...
employez **RENOVEX,** la merveilleuse teinture inoffensive. Toutes teintes *incomparables.* — Employez aussi la brillantine *colorante* **RENOVEX,** qui *supprime* la repousse blanche et est le complément *indispensable* de toutes teintures.
Ets **RENOVEX,** 36, rue de Richelieu, 36, Paris. — Tél. : Richelieu 63-65.
Représentants demandés en tous pays.

chez vos meilleurs fournisseurs...
GRANDS BOURGOGNES
J. Faiveley
PROPRIÉTAIRE & NÉGOCIANT A NUITS • CÔTE-D'OR
BUREAUX DE PARIS :
FLÉCHARD, 78, Bld Magenta
Tél. NORD 12-68

SLIP

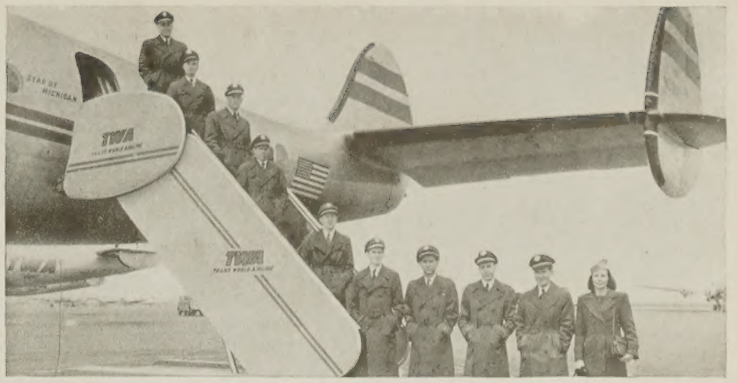
ERBY

MARQUE ET MODÈLE DÉPOSÉS

KANGOUROU

Le seul normal par sa conception

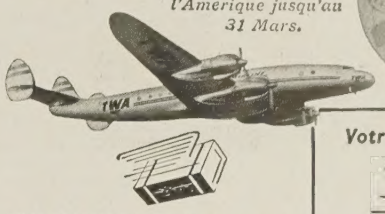
HAVAS

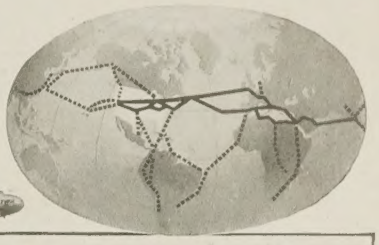


Deux équipages complets assurent le service durant chaque vol transatlantique des TWA.

C'est parce qu'un équipage de 10 membres assure chaque trajet transatlantique que tant de voyageurs au monde choisissent TWA pour leurs déplacements. Ils savent que des aviateurs américains experimentés, vigilants, sont aux postes de commande à tous les instants. A chaque vol transatlantique, un homme de secours est prévu pour chaque poste - l'équipage est double. Un relais est établi, les uns veillent tandis que les autres sont au repos. Ce sont tous des aviateurs américains totalisant des centaines de vols transatlantiques TWA. Les skyliners avancent a plus de 8 km à la minute dans une atmosphere calme et lumineuse. Pour des trajets rapides, confortables d'un point du globe a un autre, demandez à votre agence de voyages des places par TWA. Ou consultez l'agence de voyages TWA la plus proche.

***NOUVEAUX TARIFS RÉDUITS** pour des voyages circulaires de 30 jours vers l'Amerique jusqu'au 31 Mars.*





LIVRAISONS RAPIDES, fret de toute importance pour toutes destinations. Tarifs les plus bas par les cargos aériens TWA. — Service sûr. — Consultez votre transitaire ou bureau de fret TWA le plus proche.

PROvence 79-80

Votre agence de voyages représente

TWA

TRANS WORLD AIRLINE

BALzac 10-83

101, Champs-Élysées - PARIS

U. S. A. • EUROPE • AFRIQUE • ASIE

FRANCE-SUÉDE

HOLLANDE ALLEMAGNE DANEMARK

BELGIQUE

PARIS

SERVICES RÉGULIERS D'AUTOCARS

Départ de Paris chaque Mardi
Départ de Malmo chaque Samedi

18.700 FRS TOUT COMPRIS

RENSEIGNEMENTS, LOCATION

TREC 25, RUE LA BOÉTIE PARIS - Anj. 95-10

ET AGENCES DE VOYAGES

RUBRIQUE IMMOBILIERE

COTE d'AZUR SPLEND. PROPté PARC 2 Ha. 2 LUX. VILLAS, FERME mod. Vue mer. Possibilité division. PHOTOS sur demande. Px: 11 mill. C. F. T., 52, av. Victoire, NICE.

SAINTONGE, 15 km. océan, loc. vide, château XVIe, 12 pièces, 4 salles bains, dépendances, rivières, jardins potager, agrément, tennis, eau, élect., tél. S'adr. : Mme **BOSSARD,** 51, r. de la Roche, SAINTES.

PP PERMO

Traitement Général des EAUX

Ets PHILLIPS & PAIN

MONTROUGE-SEINE

PROFITEZ de vos vacances de **PENTECOTE**

pour visiter à **ARCACHON**

les merveilleux **Terrains boisés** à bâtir

mis en vente par la S. I. C. A. dans le quartier sélect (près de la source des Abatilles)

C'est un placement foncier de 1er ordre

Un capital OR de rapport et d'agrément

De larges avenues accèdent à ces terrains richement boisés qui sont pourvus de l'urbanisme le plus moderne (eau, gaz, électricité, égouts).

Vous y goûterez

Le calme de la Forêt
Le charme de l'Océan
L'agrément du Bassin

Pressez-vous d'acheter un terrain à Arcachon et vous aurez gagné vos vacances.

Pour tous renseignements :
FIDUCIAIRE IMMOBILIÈRE
32, cours Clemenceau, 32 - BORDEAUX

Spécialiste tous achats, ventes, locations, villas, Immeubles, terrains, Propriétés, Industries.

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÉVENNES

LAMALOU - LES - BAINS (Hérault-Cévennes)

15 avril - 1er novembre

SYSTÈME NERVEUX-RHUMATISMES
HYPERTENSION-ANÉMIES
(Cure climatique et de repos)
CENTRE DE TOURISME
Casinos-Théatre - Fêtes et Sports
Renseignements : Syndicat d'Initiative - Tél. 42

François Auchard

EST UNE MARQUE

ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES

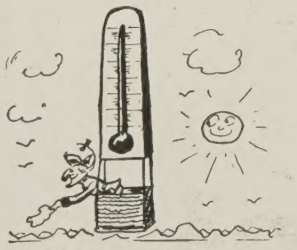
Peignes de Toilette "JASPECAILLE" façonnés main

Exclusivité "RHODOÏD" *Marque déposée*

OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

SOUVENIRS DU BARON DE CRAC OU UN PRÉCURSEUR DE L'AVIATION, par CAMI.

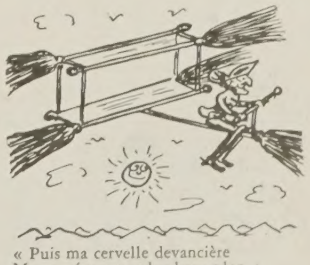
« Comme inventeur, je le déclare,
Des dieux je fus favorisé,
Et par moi le rêve d'Icare
Fut maintes fois réalisé !
Ayant fait mettre une nacelle
Sous un thermomètre géant,
Je partis un jour dans icelle
Explorer le vide béant !



« De l'impossible je n'ai cure
Et je comptais sur le soleil
Pour faire monter le mercure
Et avec lui mon appareil.
Volant, le jour, à l'aventure,
Le soir mon « thermo », de bon gré
Guidé par la température,
Descendait degré par degré !

« Plus tard je fabrique une vache
Grandeur nature, tout en fer,
Et Dodu, mon valet, attache
Dessous un « brasero » d'enfer.
J'avais mis — rien ne me démonte —
Du lait plein ma vache à ressort :
Que fait le lait bouillant ? Il monte !
Et ma vache prend son essor !...

« Je fis nombreuses « chevachées »
Grâce au « moteur lacté », sans peur !
Les foules étaient entichées
De ma « 200 vaches-vapeur » !
La Pompadour me dit, galante :
« Près de toi le roi n'est qu'un œuf ! »
Bref, avec ma « vache volante »
J'obtins partout un succès bœuf !



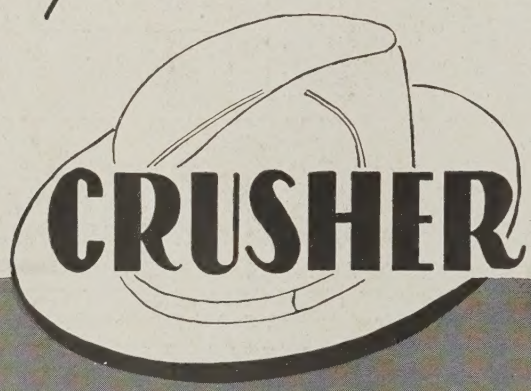
« Puis ma cervelle devancière
Me suggéra mon plus beau plan :
De « balais volants » de sorcières
Je me construisis un « biplan ».
Et pour diriger à ma guise
Mon appareil qui brimbalait
Je me servis, qu'on se le dise,
Le premier du « manche à balai » !

léger

pliable

infroissable

de votre poche... sur votre tête



CRUSHER

MOSSANT

Publ. SACHA.

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.